

Jean Rolin

La Traversée de Bondoufle

**JEAN
ROLIN**

P.O.L

La Traversée de Bondoufle

OceanofPDF.com

Jean Rolin

La Traversée de Bondoufle

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

OceanofPDF.com

© P.O.L éditeur, 2022
ISBN : 978-2-8180-5492-5
www.pol-editeur.com

OceanofPDF.com

Lorsque Dieu a créé le lapin, s'attendait-il à ce qu'on le retrouve si nombreux, de nos jours, à Aulnay-sous-Bois ? Le 2 août 2020, pour ce qui me concerne, vers 8 heures du matin, au moment où le bus 609, venant de l'avenue Georges-Braque, avant de s'engager sur le cours Salvador-Allende contournait le rond-point de l'Europe, j'ai remarqué que le terre-plein central de celui-ci était occupé par plusieurs dizaines de lapins, isolés ou par groupes, assis pour la plupart, ou donnant l'illusion d'être assis, dans la même position qu'adoptent volontiers leurs congénères en peluche. Le terre-plein, quant à lui, présente une forme elliptique et une surface irrégulièrement bosselée, à la manière d'une pizza dont on aurait nonchalamment surveillé la cuisson. Si l'herbe dont il est planté est encore assez fraîche, en ce début du mois d'août, c'est sans doute parce que l'intensité de la circulation, autour du rond-point, la préserve de tout piétinement, au moins dans la journée, et parce qu'elle bénéficie çà et là de l'ombre ménagée par des arbres dont plusieurs atteignent des proportions forestières. Outre les lapins, on y observe une faune plus clairsemée, habituelle en de tels lieux, d'étourneaux et de corneilles, de pies et de mouettes rieuses.

Trois semaines après cette première approche, de retour à Aulnay-sous-Bois, j'ai dormi dans un hôtel voisin du rond-point de l'Europe, de telle sorte qu'au crépuscule, puis au lever du jour, j'ai pu satisfaire, et même bien au-delà, ma curiosité vis-à-vis de l'activité des lapins. Pendant la nuit, sans bouger de mon lit, dans le cadre de l'unique fenêtre, celle-ci de la taille d'un hublot mais de forme carrée, je voyais s'inscrire, à l'exclusion de tout autre détail évoquant un paysage quelconque, une masse compacte de feuillage brassée en tous sens par le vent : un vent violent et chaud, qui s'était levé en fin de journée et devait souffler jusqu'au matin. Vue ainsi, baignée dans une lumière verdâtre, et sans aucune indication du contexte,

cette masse de feuillage, qui appartenait à un arbre situé en lisière du parc Robert-Ballanger, à quelques mètres de la fenêtre, me donnait l'impression d'être collée à celle-ci et sur le point de passer au travers, un peu comme si ma chambre avait été posée sur le fond de la mer, au milieu d'un champ d'algues agitées violemment par les courants. La veille, dans l'après-midi, avant de procéder à l'inspection crépusculaire des lapins du rond-point, et alors que je m'efforçais de reconstituer l'itinéraire qu'avaient dû emprunter les pionniers de cette colonie, venus selon toute vraisemblance du parc du Sausset à travers le parc Robert-Ballanger, j'avais remonté le boulevard Georges-Braque, puis la D 370 jusqu'au point où celle-ci franchit par au-dessus l'autoroute A 3. Pour en arriver là, il faut d'abord longer l'un des petits côtés du parc Robert-Ballanger, puis traverser la D 40, laquelle marque la limite sud des friches de l'usine PSA, auparavant Citroën, qui entre sa création, en 1973, et sa fermeture quarante ans plus tard, a produit quelque huit millions et demi de véhicules, et transformé en profondeur tant le peuplement que la topographie d'Aulnay-sous-Bois. De ces friches, on ne distingue depuis la D 370 que de lointains parkings, sur lesquels scintillent les toits de plusieurs centaines de voitures rangées avec autant de soin que s'il s'agissait d'une collection de miniatures, et plus près, en contrebas de la route, une sorte de bassin en forme de trapèze, tantôt rempli d'eau et tantôt découvrant un fond craquelé où des herbes folles poussent selon une trame régulière. Comme ce bassin, du côté où la chaussée de la D 370 le domine de plusieurs mètres, présente une ouverture caverneuse dont on ne voit pas où elle mène, mais sans doute nulle part où l'on ait envie d'aller, je l'avais d'abord envisagé comme une sorte d'arène propice à des combats de fauves et de gladiateurs, l'ouverture mystérieuse servant à l'introduction des premiers, jusqu'à ce que la consultation de vieilles images de l'usine me fasse découvrir qu'il s'agissait d'un circuit pour les essais d'automobiles. Au-delà de ce bassin, les friches sont masquées, depuis la route, par un fourré suffisamment épais pour qu'un rossignol, en saison, parfois s'y fasse entendre, son chant assez puissant pour dominer le bruit de la circulation. Puis ce sont d'un côté les hideux empilements du centre commercial O'Parinor, de l'autre le chantier du Grand Paris Express – et plus précisément le « Centre de tri et d'évacuation des déblais » de ce chantier – et devant l'entrée de celui-ci une décharge sauvage de dimensions familiales. Enfin on enjambe une bretelle d'accès à l'autoroute A 3, puis

cette autoroute elle-même, et on a devant soi un champ immense, planté de maïs en train de sécher sur pied, et qui est dans cette direction la première occurrence de la campagne aux portes de Paris. Dans le détail, on remarque qu'un peu plus loin que le maïs c'est du blé qui pousse, ou de l'orge, il est difficile d'en juger à cette distance, et qu'au-delà du champ, au nord-ouest de celui-ci, un renflement boisé, allongé sur l'horizon, marque l'emplacement du parc de la Patte d'Oie à Gonesse. À mi-distance environ de ce parc, un renflement plus modeste, à la limite nord du champ planté de blé ou d'orge, accueille un petit jardin assez inattendu dans ce contexte, à la fois verger et potager, mais beaucoup trop éloigné, en fait, pour que ce détail soit perceptible de là où nous nous trouvons pour le moment.

Ainsi, ce qui s'étend devant nous, ce serait la campagne ? Sans doute, puisque la terre y est nue, ou du moins exempte de constructions, et qu'il y pousse du maïs ou d'autres plantes comestibles. D'ailleurs lorsqu'il fut question d'édifier sur ce champ-là, précisément, celui que l'on a sous les yeux, un complexe de loisirs et de commerces à l'enseigne d'Europa-City, comportant une piste de ski praticable en toutes saisons, comme à Dubaï, c'est la vocation agricole et nourricière du terrain qui a été mise en avant pour combattre le projet et entraîner finalement son abandon. En attendant, elle ne paie pas de mine, cette campagne. Sur la gauche de la D 370, dans la verdure, une palissade masque l'entrée de ce qui est apparemment un terrain destiné aux gens du voyage et accueillant un habitat semi-nomade, caravanes et maisonnettes en préfabriqué, comme il s'en rencontre beaucoup, désormais, dans la région parisienne. Un nombre variable de chiens, de un à trois selon la saison, veille sur cette enclave, et quel que soit leur nombre ils se mettent infailliblement à aboyer dès que j'apparais, pourtant à bonne distance, de l'autre côté de la route, avec un tel entrain que le bruit de ces aboiements, comme un peu plus bas le chant du rossignol, s'impose par-dessus le vacarme de la circulation, incessante en semaine sur la D 370, auquel s'ajoutent le sifflement des avions d'affaires sur le point d'atterrir au Bourget, et le son plus grave des avions de ligne décollant de Charles-de-Gaulle. Du côté droit de la D 370, sous deux grands panneaux publicitaires, un chemin creux – dont il apparaît bientôt, au nombre de kleenex chiffonnés dont il est parsemé, que certains font un usage indu – s'enfonce sur une centaine de mètres entre le champ planté de maïs et une haie dominant le bas-côté de l'autoroute. Même au printemps, quand la haie

qui le borde est fleurie, ce chemin n'invite pas à s'y aventurer, et d'ailleurs, pour autant que l'on puisse voir, il ne mène nulle part.

OceanofPDF.com

Du moment où j'ai découvert la campagne à la périphérie d'Aulnay-sous-Bois, même sous l'aspect peu engageant d'un champ de maïs desséché et d'un chemin sans issue, l'idée m'est venue de suivre tout autour de Paris sa limite, ou du moins la ligne incertaine, émiettée, soumise à de continuelles variations, de part et d'autre de laquelle la ville et la campagne, ou les succédanés de l'une et de l'autre, se confrontent.

Et pour commencer il me faut surmonter la difficulté relative que présente la traversée, ou le contournement, du champ précédemment évoqué, confiné comme il l'est entre une autoroute et trois départementales au débit à peine moindre. D'ici à quelques semaines, et jusqu'à ce qu'un incident mineur me l'interdise, je saurai comment le traverser, mais le 16 septembre 2020, la seule solution que j'ai trouvée, pour rejoindre à pied et à travers champs la Patte d'Oie de Gonesse, consiste à emprunter dans un premier temps la voie étroite, réservée aux bus, qui enjambe l'autoroute A 3 au sortir de la « zone d'activités » de Paris-Nord 2. Son interdiction à tout ce qui n'est pas le bus 20 fait qu'on est à peu près sûr de n'y rencontrer personne, tant lors du franchissement de l'autoroute qu'un peu plus loin, quand on prend sur la droite le chemin caillouteux, non revêtu, qui mène en direction d'un fourré posé parmi les chaumes, vert sombre sur le jaune presque blanc d'un champ moissonné. En approchant du fourré, dans un silence écrasant, quand il n'y a pas d'avion en l'air, après le vacarme autoroutier, on constate qu'il a poussé sur des ruines, et que les derniers mètres du chemin ont été rendus impraticables par divers obstacles destinés à décourager les squatteurs. Les ruines qu'il abrite sont celles d'un édifice militaire, sans doute un fort appartenant à la deuxième ceinture d'édifices de ce genre, la plus éloignée de Paris, déployée à la fin du XIX^e siècle selon les préceptes du général Séré de Rivières, qui s'était illustré auparavant dans l'écrasement de la Commune. À mon grand regret, toutefois, je dois

convenir de ce que cet édifice n'apparaît pas dans la liste que j'ai pu consulter de ces forts de la deuxième ceinture, dont la chaîne discontinue, dans le nord et l'est de Paris, coïncide en plusieurs endroits presque miraculeusement avec la ligne de partage entre ville et campagne. Et ce qui est avéré, tout du moins, c'est que cette ruine militaire, en dépit des obstacles ménagés en travers du chemin, a été squattée dans un passé qui ne doit pas remonter au-delà de quelques mois. Parmi les vestiges de son occupation, outre les habituels caddies de supermarché, on remarque deux grands réservoirs d'eau en plastique, vides l'un et l'autre, un extincteur d'incendie, une poussette Baby-Relax, un fût ayant contenu du gasoil et rempli désormais de chaussures dépareillées, de la vaisselle en porcelaine dont la plus belle pièce est une grande aiguère, à décor floral, posée – comme s'il s'agissait d'une pièce de musée – sur un pilier en béton de section carrée, enfin tout un choix de disques 33 tours parmi lesquels un Jean Ferrat, un Michel Sardou et un Mario Cavallero, ce dernier inconnu de moi jusqu'ici. De retour sur la route interdite à la circulation, bus exceptés, j'observe que sur le côté droit de celle-ci, à perte de vue, le jaune pâle des chaumes, émaillé de touffes buissonnantes d'un vert sombre, évoque à petite échelle un paysage de savane arborée, vu d'avion, pendant la saison sèche. Du côté gauche de la même voie, les champs plantés de maïs en train de sécher sur pied, à l'horizon desquels on voit se dessiner en gris-bleu la silhouette de la tour hertzienne de Romainville, du Sacré-Cœur, des gratte-ciel de la Défense et d'autres édifices remarquables de la moitié nord de Paris, ces champs seront bientôt mis sens dessus dessous par le chantier d'une gare controversée du Grand Paris Express.

À Gonesse, la voie réservée confine avec d'autres routes, et le carrefour qui en résulte acquerra pendant une quinzaine de jours, au cours du mois de février 2021, une importance stratégique, due à l'établissement puis à l'évacuation d'une « zone à défendre », un campement de militants opposés à la construction, au milieu des champs, de la gare susmentionnée. En l'absence de ce campement, et de l'effervescence qu'il entraînera brièvement, on peut caractériser ce périmètre comme un lieu plutôt solitaire et disgracié. À l'exception toutefois d'une ferme, commodément nommée « Ferme de la Patte d'Oie », qui se signale de l'extérieur tant par la vieille charrue disposée devant l'entrée de sa cour, que par le poulailler donnant sur le chemin dit « de la Justice », et dans lequel, à travers le grillage, je

compteraï lors de ma première visite, le 16 septembre 2020, exactement cinq poules rousses, une noire et un coq. Pour le reste, on remarque autour de ce carrefour une station Esso déconnectée de la route qui la desservait et vouée par conséquent à dépérir, deux containers Sea-Land de 40 pieds badigeonnés de peinture jaune mastic, un hôtel de bas de gamme en voie de déconstruction, quelques caravanes occupées par des gens du voyage, et le site non désamianté d'une ancienne usine. Non loin de là, en bordure de la D 902, l'hôtel Les Relais Bleus, où se voit du linge séchant aux fenêtres, n'abrite plus que des demandeurs d'asile et d'autres sans-logis. Sur le parking aux trois quarts vide de l'hôtel, dans un coin où l'on peut être sûr que personne ne viendra le chercher, et qu'ainsi s'effacera plus vite le souvenir de ce déplorable événement, un monument très sommaire rappelle qu'ici même, « le 25 juillet 2000, le Concorde s'est écrasé à Gonesse, brisant la vie de cent treize personnes à bord et au sol ».

OceanofPDF.com

Ayant traversé le parc de la Patte d'Oie en suivant le cours du Croult, ou du Crould, car les deux orthographes sont admises, puis longé un champ de menthe – une plante dont je ne pensais pas, jusque-là, qu'elle pût croître et multiplier au point de couvrir toute la surface d'un champ, de telle sorte que sans son odeur je ne l'aurais pas reconnue –, j'entrai dans Le Thillay. Quand on y accède de cette façon, par le chemin du Moulin à Draps puis par la route de Gonesse, Le Thillay, si l'on n'apercevait sur une hauteur les bâtiments caractéristiques d'une zone d'activités, pourrait donner l'illusion d'être encore ce qu'il fut au moins jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale, et sans doute au-delà, soit un gros village rural, avec son église du XVIII^e siècle et son monument aux morts parmi lesquels ceux de 14-18, les Bonnevie, Guillemot, Machecourt ou Raphaneau, l'emportent de beaucoup, en nombre, sur ceux des guerres plus tardives. La première fois que je me suis rendu au Thillay, ou peut-être était-ce plutôt la seconde, tout y était fermé, en milieu de journée, probablement par suite du confinement, et cette circonstance renforçait l'impression que la vie s'en était retirée dans un passé plus ou moins reculé, par exemple à l'époque où l'on avait gravé sur le monument aux morts le nom de l'unique enfant du pays tombé lors de la guerre d'Algérie. Ce jour-là, quel qu'il fût, je m'éloignai du Thillay sur un chemin pavé dont la trajectoire, au milieu des champs, croisait bientôt celle d'une volée de lignes à haute tension supportée par quatre pylônes. Du côté gauche du chemin des alignements d'arbustes ornementaux, certains taillés en boule, comme des caniches, signalaient le domaine d'un pépiniériste, tandis que sur la droite s'étendait un verger, le sol couvert de pommes dont un panneau avertissait le passant que la « cueillette [était] interdite », et que d'ailleurs elles étaient « impropres à la consommation » : cette seconde assertion étant probablement fausse, et destinée à décourager quiconque aurait été tenté d'outrepasser la première. Il faisait d'autre part

une chaleur extrême, et parfois de petits tourbillons de poussière blanche s'attachaient à mes pas, en particulier depuis que le pavage du chemin s'était interrompu. Dans le lointain se voyaient de nouveau la tour Pleyel ou celle de Romainville, et à une bien moindre distance, des immeubles de logements sociaux marquaient la limite atteinte par la ville de Gonesse dans son empiètement sur la campagne. Raréfiés par la pandémie, quelques avions tout de même se faisaient entendre, volant à basse altitude et sur le point d'atterrir à Charles-de-Gaulle. Puis le chemin, rencontrant successivement deux faisceaux de voies ferrées, enjambait le premier sur un pont avant de s'engager dans un tunnel pour franchir le second par en dessous. À tort ou à raison, c'était souvent avec une pointe d'appréhension, au moins dans un tel contexte, que j'approchais d'un tunnel, ne serait-ce que par crainte de le trouver obstrué, délibérément ou non, par un amoncellement de matériaux divers. Celui-là ne l'était qu'à demi, mais en revanche, à peine en était-on sorti que sous le couvert d'un petit bois on tombait sur une décharge sauvage d'une ampleur et d'une abondance peu communes. Apparemment, cette décharge, comme la plupart de celles qui se rencontrent dans les campagnes périurbaines, avait été formée tout d'abord de matériaux de construction et d'autres rebuts provenant d'entreprises du bâtiment, à quoi des particuliers étaient venus ensuite apporter leur contribution personnelle. Sur de telles décharges on ne trouve le plus souvent rien de putrescible, et par voie de conséquence elles ne puent pas et n'attirent que peu d'animaux, ou alors des animaux trop discrets pour qu'on les remarque. Ce qui à la longue rendait celle-ci oppressante, malgré tout, en dépit de son caractère imputrescible, c'était la distance sur laquelle elle s'étalait, jusqu'au point où le chemin, ayant entre-temps convergé avec un autre, venant celui-là de Goussainville, rejoignait un petit cours d'eau aux trois quarts asséché, au bord duquel semblait avoir été esquissée, avec de vieux pneus empilés, une sorte de parcours de motocross.

Au-dessus de cette installation un pré s'élève en pente douce, faisant face à un bois d'où je verrai bientôt toute une bande de pigeons s'envoler en catastrophe, puis un rapace – que j'identifierai au jugé, avec une marge d'erreur appréciable, comme un épervier – s'élever à son tour au-dessus du même bois avant de replonger dans le feuillage. Entre ce pré et l'agglomération de Gonesse-Arnouville s'étendaient à l'été 2020 des

champs de maïs dépassant la hauteur d'un homme. Il est difficile de trouver à cette céréale, tant qu'elle est sur pied, un charme quelconque, si ce n'est peut-être le cliquetis que produisent ses longues feuilles, et d'autant plus qu'elles sont plus sèches, en s'entrechoquant sous l'effet d'un souffle d'air. Une autre particularité du maïs, c'est que l'espacement entre ses tiges et la hauteur de celles-ci font que l'on a toujours l'impression que quelque chose ou quelqu'un pourrait se faufiler parmi elles et surgir à l'improviste devant nous, et c'est ce qui m'est arrivé, le 25 août 2020, plus ou moins, lorsque j'ai aperçu deux têtes, noires l'une et l'autre, et coiffées pour l'une d'une casquette orange, apparaissant et disparaissant tour à tour, dans cet océan de maïs, comme elles auraient pu le faire dans de véritables vagues. Le seul problème que posent les rencontres de ce genre, fortuites et dans des lieux retirés, c'est qu'elles peuvent donner lieu à des malentendus, et que de ces malentendus peuvent naître des conflits. En l'occurrence, les deux têtes n'avaient pas l'air spécialement désireuses d'être rejointes, ni moi de les déranger dans ce que je présumais, peut-être à tort, être une activité illicite de basse intensité, telle que la cueillette des épis afin de les faire griller et de les vendre à la sortie d'une bouche de métro : hypothèse d'autant plus vraisemblable qu'à côté des deux têtes, et légèrement en dessous d'elles, apparaissait par instants le toit d'une voiture profondément engagée dans le champ de maïs et dissimulée par celui-ci. Toutefois ce qui faisait naître un doute quant au caractère illicite de cette activité, c'était qu'un peu partout, le long de véritables avenues ouvertes dans le champ de maïs, on avait disposé des sacs-poubelles géants, vides pour certains, et pour d'autres à demi ou aux trois quarts pleins d'épis : épis auxquels nul n'avait l'air de s'intéresser, une fois ensachés, au point de les laisser sécher ou pourrir sur place. (L'année suivante, je m'étais promis de revenir au même endroit, à la même époque, afin d'entrer en contact avec les cueilleurs à la sauvette s'ils avaient été de retour, mais le champ concerné était en 2021 planté d'orge et non plus de maïs.) À la limite du maïs, et bien visible depuis l'une ou l'autre des larges avenues ménagées à travers celui-ci, s'étend une cité de logements sociaux, à Gonesse, bordée d'un côté par la D 970 et d'un autre par la rue Pierre-Victor-Colin. Si on emprunte cette dernière, qui bientôt se prolonge dans la rue Félix-Chobert, avant d'atteindre la gare tripartite de Villiers-le-Bel-Gonesse-Arnouville on passe successivement devant une mosquée, à laquelle le bâtiment qui l'abrite confère une apparence

balkanique, puis le long d'un mur portant un long graffiti ainsi libellé : « Yasasin ölüm orucu direnisimiz », ce qui d'après une amie turcophone signifierait à peu près ceci : Vive la grève de la faim jusqu'à la mort.

Dans les derniers jours du mois d'août, je m'étais approché du village de Bouqueval, depuis le lieu où j'avais observé l'épervier présumé, jusqu'au point où le chemin agricole que je venais d'emprunter convergeait avec une route goudronnée. À ce niveau, une barrière mobile interdisait l'accès du chemin aux véhicules motorisés. Depuis le fond du vallon que le chemin traverse avant de rejoindre la route, l'aspect du village serait parfaitement rural, avais-je noté, et presque idyllique, sans la présence à l'arrière-plan d'une forêt de pylônes, d'ailleurs magnifique, rayonnant à partir du poste électrique du Plessis-Gassot¹. Une semaine plus tard, j'étais de retour à Bouqueval, mais venant cette fois de la gare de Sarcelles-Garges, et selon un itinéraire adhérent assez étroitement à la limite entre ville et campagne. Souvent si difficile à repérer, et plus encore à suivre, celle-ci a en effet le bon goût de coïncider à peu près, sur deux ou trois kilomètres, avec le tracé du chemin dit « de Fontenay », lequel prend à Sarcelles dans la D 208. Après quoi, laissant sur sa gauche une de ces zones d'activités si caractéristiques de la limite susmentionnée, et sur sa droite un champ récemment moissonné et donc couvert d'éteules, le chemin de Fontenay, bordé parfois des deux côtés, et plus souvent d'un seul, par des haies où se voient des noyers, mais où ce sont les aubépines et les églantiers, déflouris en cette saison, qui prévalent, le chemin de Fontenay s'élève en pente douce vers les cités de Villiers-le-Bel et vers son confluent avec la D 10. À la fois rural et urbain, ou pas plus l'un que l'autre, ce chemin, en semaine, n'est guère fréquenté que par de rares joggeurs ou promeneurs de chiens (et c'est également le cas du chemin de la Haute Borne, qui perpendiculairement au précédent mène vers Arnouville). Bien qu'il soit bordé lui aussi, et tout du long, par des pylônes gigantesques, jusqu'à cinq de front, acheminant des lignes à haute tension, et bien qu'à aucun moment il ne s'éloigne de la ville (là où s'élèvent des constructions) assez pour la perdre de vue, il ménage presque aussitôt, lorsque l'on s'y engage, un élargissement de l'horizon, un silence complet, ou peu s'en faut, dans l'intervalle entre deux survols par des avions à destination ou en provenance de Charles-de-Gaulle, et un aperçu de presque tout ce qui se cultive dans la plaine de France. Selon les saisons, j'y ai vu croître jusqu'à trois mètres de hauteur un maïs d'une

variété gigantesque, onduler du blé ou de l'orge, dépérir un verger de pommiers abandonné, envahi par les ronces et sa clôture portant toujours un écriteau « Défense d'entrer, danger pièges » devenu presque illisible. Là où il longe une cité de Villiers-le-Bel et un jardin public dédié à Maurice Utrillo, j'y ai vu des poiriers d'alignement, hauts comme des peupliers, laisser choir des fruits minuscules et impropres à la consommation, et juste en face, sous les pylônes et jusqu'entre les pieds de ceux-ci, les champs se couvrir au printemps de longues levées de terre, parfaitement rectilignes, de section semi-circulaire, comme des tunnels, dont je me demandais ce qu'elles pouvaient abriter avant que l'apparition des premières feuilles ne me révèle qu'il s'agissait simplement de pommes de terre. (Entre le mois de mai et le mois de juillet de la même année, j'ai vu croître ces plants de pommes de terre jusqu'au moment où ils se sont couverts de fleurs blanches, au cœur jaune, assez jolies pour que l'application Plantnet – sans laquelle mon ignorance dans ce domaine serait encore plus abyssale – les identifie dans un premier temps comme appartenant à un « églantier des champs ».) Mais si fructueux que puisse être le chemin de Fontenay, ce n'est encore rien à côté du chemin de Quinsonville : celui-ci, dont le nom évoque cahin-caha la première apparition de Gilberte Swann dans *À la recherche du temps perdu*, celui-ci prend sa source dans un bois, au pied de ce qui doit être le point culminant de Villiers-le-Bel puisque c'est là qu'on a placé le château d'eau. Sorti du bois, il longe bientôt un grand verger de pommiers, en activité celui-là, de telle sorte qu'en ces premiers jours du mois de septembre des machines, servies par des hommes, sont en train de procéder à la cueillette des pommes. Sous les arbres, le sol est déjà couvert de fruits, et seule la crainte de me faire sermonner par les cueilleurs me retient d'aller en faucher quelques-uns. Puis c'est de nouveau du maïs, et encore du maïs, dont le vent fait frémir et cliqueter les feuilles sèches et rousses. Il fait chaud, et le bleu du ciel est parcouru de longues traînées blanches. Après quelque temps je prends sur la droite un chemin, perpendiculaire au précédent, qui me ramène vers la D 10, à travers ce que les cartes désignent comme les Hauts d'Ervilliers. Depuis le bord de la route, on aperçoit parmi les pylônes électriques une masse de verdure signalant le village de Bouqueval, et un peu plus loin vers l'est, dans la direction de Goussainville, un nuage boursoufflé de fumée grise suggérant un incendie d'une certaine ampleur. La route secondaire qui entre dans le

village est bordée de loin en loin de pommiers et de poiriers dont les premiers portent des fruits à peine mûrs, de la taille d'une balle de golf, dont je mange deux ou trois pour qu'il ne soit pas dit que j'aurai négligé cette occasion. Là où le chemin agricole que j'ai emprunté une semaine auparavant rejoint la route et se heurte à une barrière de type passage à niveau, des pompiers du Val-d'Oise, descendus de leur camion, sont en train de briser, à coups de marteau, le cadenas qui en maintenant la barrière fermée leur interdit d'entrer dans le village afin d'aller refaire leur plein d'eau. À tout hasard, pour le cas où je serais le gardien de la barrière, ils me demandent si ce n'est pas moi qui détiens la clé, ou le code, de ce cadenas. Eh bien non. Quant à l'incendie dont la fumée se voyait depuis la D 10, il serait en train de consumer la décharge sauvage à laquelle je m'étais heurté lorsque j'arrivais du Thillay. Et comme j'ai l'imprudence d'exprimer ma satisfaction en apprenant que la décharge brûle – à quoi les pompiers m'opposent que le feu qui la consume est susceptible de disperser dans l'atmosphère toutes sortes de produits toxiques – je craindrai par la suite, lorsqu'à rebours de l'itinéraire emprunté la semaine précédente je traverserai les mêmes champs de maïs pour rejoindre Gonesse, je craindrai que l'incendie ne me soit imputé, car à vrai dire, en cette chaude journée parmi les premières du mois de septembre, il n'y a guère que moi à traîner sans raison dans les parages.

1. Depuis, cette entrée de Bouqueval a été saccagée par un chantier dont la finalité n'apparaissait pas clairement la dernière fois que je me suis rendu sur les lieux.

Quiconque emprunte la ligne D du RER entre les gares de Garges-Sarcelles et de Villiers-le-Bel-Gonesse-Arnouville ne peut manquer de remarquer ceci : en contrebas de la voie, du côté droit, entre les HLM de Garges et les pavillons d'Arnouville, s'étendent des prairies, baignées par un cours d'eau aux berges cimentées, dont on aimerait pouvoir écrire qu'elles sont pues par des vaches, comme c'est le cas, si le dictionnaire ne nous assurait que ce participe passé du verbe paître n'était usité qu'en fauconnerie (d'ailleurs, à tout prendre, je préférerais écrire que ces prairies sont paissées par des vaches, plutôt que pues : sans compter que là où paître fait défaut, on a aussi la ressource de se tourner vers pâturer). Enfin toujours est-il qu'il y a des vaches, tout un troupeau, et déployées, quand elles sont de sortie, sur toute la surface de ces prairies, comme une force d'interposition des Nations unies entre deux territoires occupés par des parties en conflit. La première fois que j'ai remarqué cette espèce de résurgence de la Normandie dans une échancrure de la banlieue nord de Paris, c'était en 1994, et je n'en avais pas cru mes yeux. Et peut-être suis-je encore plus surpris de constater, un quart de siècle plus tard, que cette enclave s'est maintenue, avec quelques changements dus à des aménagements de la voirie du côté de Garges. Mais pour en revenir aux vues que l'on découvre depuis le RER D, entre Sarcelles et Villiers-le-Bel, celle qu'il ménage du côté gauche de la voie n'est pas moins surprenante qu'à l'opposé celle des prairies à vaches. À l'origine de ce que l'on découvre de ce côté-là, il y a sans doute un terrain vague dont la puissance publique a remodelé le sol afin de le rendre impraticable aux squatteurs. Ce type de paysage, où la terre paraît avoir été retournée et soulevée en vagues par le soc d'une charrue titanesque, se retrouve en effet dans toute la région parisienne, et sans doute bien au-delà. Mais ce qu'il y a d'exceptionnel,

dans le cas de Sarcelles, c'est l'usage que certains riverains ont fait de ces vagues de terre préalablement écrêtées.

Le 28 août 2020, en début d'après-midi, le temps est couvert, avec des éclaircies pendant lesquelles une chaleur lourde se fait sentir. Depuis la rue Noyer des Belles Filles, à Garges, en limite du quartier dit de la Dame Blanche Nord, m'étant auparavant efforcé sans succès de traverser la prairie aux vaches pour rejoindre la ferme à laquelle ce bétail est attaché, j'emprunte dans la direction de Sarcelles un chemin qui bientôt s'élargit aux dimensions d'un terrain vague, avant de franchir divers obstacles anti-véhicules, talus ou blocs de pierre, puis de s'étrécir à nouveau pour passer sous les voies de chemin de fer. À ce niveau, dans le fracas intermittent des RER ou des TGV, le sol est inégal, souillé d'emballages de boissons ou d'autres déchets festifs, et les parois du tunnel, inévitablement, sont couvertes de graffs aux proportions magdaléniennes. Tout cela invitant le visiteur, ou l'intrus, à se demander s'il est vraiment à sa place. Et cette impression persiste lorsque, dès la sortie du tunnel, on découvre le chaos en quoi consistent à première vue les abords sarcellois de ce viaduc ferroviaire. Sauf que cette impression de chaos ne résiste pas à un examen plus attentif : car le terrain, pour accidenté qu'il soit, et d'une apparence ruiniforme, est assez uniformément revêtu d'un patchwork de petits jardins du type « jardins ouvriers », en plus échevelé, souvent déserts en semaine et dans la journée, et ne retrouvant une certaine activité, et parfois même une activité débordante, que pendant le week-end. De telle sorte que le 28 août 2020, qui est un vendredi, il ne s'y rencontre pas grand monde. Sur les bords d'un sentier qui monte et qui descend, grossièrement parallèle au viaduc ferroviaire et plus bas que les voies de plusieurs mètres, se succèdent les parcelles protégées par des clôtures faites de matériaux de récupération, à l'abri desquelles des tiges fleuries de haricots ou de pois s'entortillent autour de leurs tuteurs, tandis qu'au sol s'épanouissent des fleurs jaunes de courgettes. Si on emprunte le sentier vers la gauche, on se retrouve bientôt hors des jardins, au niveau de la passerelle piétonnière qui relie Sarcelles à Garges par-dessus les voies de chemin de fer, et au pied de laquelle s'élève une pyramide de déchets régulièrement augmentée par de nouveaux apports, comme un cairn en bordure d'un chemin de randonnée, et que couronne en saison, année après année, un surgeon de paulownia qui n'atteindra jamais la taille d'un arbre. Si on emprunte le sentier vers la

droite, au bout d'un temps un peu plus long que dans l'option précédente, et avec un risque un peu plus grand, bien que limité, de s'égarer, on atteint une sorte de chaussée, faite de grandes plaques de béton, dont il s'avère qu'elle recouvre le cours canalisé du Petit-Rosne, la rivière qui de l'autre côté des voies baigne les prairies à vaches. Au débouché du sentier sur la chaussée dallée, lors de mes premières visites, se voyait une parcelle cultivée entièrement enclose dans une sorte de moustiquaire, et à l'intérieur de laquelle, pour le cas où un oiseau aurait tout de même réussi à s'y introduire, un tigre en peluche, perché sur un poteau, exerçait un surcroît de dissuasion. Ce périmètre jardinier comporte aussi quelques cabanes, la plupart juste bonnes à ranger des outils, certaines assez spacieuses pour servir d'habitat précaire, et même de lieu de culte, semble-t-il, pour l'une d'entre elles, à en juger par la croix dont sa porte est ornée. C'est donc que les usagers de ces jardins sont majoritairement des mangeurs de porc, et c'est ce que confirmera le premier d'entre eux avec lequel je parviendrai à m'entretenir : succinctement, dans la mesure où il se révélera presque exclusivement lusophone, et moi non. S'il est lusophone, c'est qu'il est originaire du Cap-Vert, de même, assure-t-il, que la plupart des autres jardiniers du dimanche. D'ailleurs l'assez grande homogénéité des techniques agricoles mises en œuvre, comme des plantes cultivées – au premier rang desquelles le haricot rouge, l'ingrédient de base de la feijoada –, suggère une égale homogénéité culturelle des populations concernées.

À partir du lieu de cet entretien, proche de la cabane à la porte marquée d'une croix, une allée presque monumentale, à l'ombre de grands arbres, barrée par plusieurs segments d'une grosse canalisation afin de décourager les intrus, mène vers la D 208 qu'elle rejoint au niveau de l'école Émile-Zola, non loin de l'embranchement du chemin de Fontenay. Dans la direction d'Arnouville, au-delà de l'école Émile-Zola, le stade éponyme accueillera le jour de ma deuxième visite, le dimanche 6 septembre, un match de cricket opposant deux équipes de jeunes Pakistanais originaires de Sarcelles ou des communes voisines.

C'est à travers les maïs aux feuilles crépitantes, une fois de plus, que le 30 septembre, en fin de matinée, je sortis de Villiers-le-Bel par le chemin des Âniers. Quelques minutes à peine après avoir gagné la campagne, on tombe sur une première décharge – elles sont si nombreuses, en Île-de-France, qu'il y a quelque chose de fastidieux à les mentionner toutes, mais peut-être cette insistance, à la longue, contribuera-t-elle à les faire disparaître, ou au moins à couvrir d'opprobre leurs auteurs –, puis sur une enclave boisée et clôturée, au milieu des champs, abritant un ou deux bâtiments à usage d'habitation, pour autant que l'on puisse en juger à travers le feuillage qui les masque, et donnant sur le chemin par un haut portail en fer, d'un noir mat, surmonté d'une caméra de surveillance et rehaussé d'un panneau « chiens méchants », au pluriel. Et ce qui ajoute à l'étrangeté de cette enclave, c'est que par cette journée encore chaude de la fin septembre, la cheminée de l'un des bâtiments dégage une fumée abondante : enfin je m'en voudrais d'attirer les soupçons sur la personne, sans doute irréprochable, qui possédait ce terrain à l'automne 2020, mais le fait est qu'environ un an plus tard, dans les premiers jours du mois d'août, repassant par le même chemin je constaterai que la caméra de surveillance et le panneau « chiens méchants » ont disparu, que les bâtiments ont apparemment été détruits et que le terrain lui-même, dans son ensemble, est devenu une décharge, de même qu'une partie du champ adjacent. Dans le même registre – celui de la destruction –, au niveau du carrefour formé par le chemin des Âniers et celui, perpendiculaire au précédent, que je devrai emprunter par la suite, la carcasse calcinée d'une voiture, et celle d'un scooter, témoignent de la porosité de la limite entre ville et campagne. À cheval lui aussi sur l'une et l'autre, le garage Saint-Pierre, établi un peu en retrait du réseau routier et au bord d'un chemin rural, aligne sur le bas-côté de ce dernier une longue file de véhicules disparates, certains en bon état,

d'autres portant les marques d'un séjour prolongé dans la nature. Chaque fois que je suis passé devant, il provenait de l'intérieur du garage un bruit de meuleuse. Et quand on le recherche sur Google Maps, à côté de la pastille le désignant comme le garage Saint-Pierre, une autre, rédigée en caractères cyrilliques, et destinée par conséquent à un public restreint, le signale comme le « Vlado Garaj ».

À la sortie du petit bois abritant le château d'eau de Villiers-le-Bel, le chemin qui mène à Écouen n'est accessible qu'après que l'on a marché sur la bordure d'un champ, en prenant garde de piétiner ce dont il est planté. (Plus tard, j'observerai que des marcheurs et des cyclistes moins scrupuleux, ou plus pressés, ont choisi de traverser ce champ en diagonale, les traces de leurs passages successifs finissant par présenter l'aspect d'un chemin régulier : et plus tard encore, quand le maïs aura atteint son plein développement, il faudra passer au travers à la manière de Cary Grant dans *La Mort aux trousses*.) Puis de part et d'autre ce sont des champs nus qui s'étendent, au-dessus desquels un faucon crécerelle vole à basse altitude, longuement, sans rien trouver à se mettre sous la dent : et une fois de plus les effets conjugués du silence, de l'ampleur du paysage, de ses ondulations et de sa vacuité engendrent un sentiment proche de celui que l'on pourrait éprouver en pleine mer, sauf qu'en se retournant on découvre les toits et les pinacles du château d'Écouen émergeant peu à peu de la forêt qui l'entoure. Quant à la ville d'Écouen, on y entre à pied par la rue du Bicentenaire, et on en ressort presque aussitôt par le chemin du Buquet qui bientôt croise le chemin de la Voie profonde. Rien qu'à cause de son nom, on est tenté de prendre celui-ci, mais on poursuit tout de même sur le précédent, et cette erreur, car c'en est une, nous mène à un grand verger où la cueillette des pommes, là aussi, est en cours. Parfaitement alignées, les rangées d'arbres font alterner ceux qui portent des pommes rouges et ceux qui en portent des jaunes : encore serait-il plus exact d'écrire qu'ils les portaient, car désormais presque toutes ces pommes sont à terre, et c'est au tapis qu'elles forment au pied des arbres, tantôt jaune et tantôt rouge, que l'on remarque cette disposition alternée. De retour dans la bonne voie, on s'y heurte à une flaque de boue apparemment infranchissable, on la franchit cependant, on aperçoit au loin une jeune fille issue des Écuries de Mauduire lancée à la poursuite d'un chevreau et le rattrapant, offrant ainsi une image qui pourrait faire la couverture un peu niaise d'un livre pour enfants, puis un verger de

pommiers, de nouveau, s'étend sur la gauche du chemin, et de nouveau la cueillette des pommes y bat son plein. Le verger est protégé sur toute son étendue par un filet, et c'est à travers les mailles de celui-ci que l'on voit travailler les cueilleurs, sans autre outillage que de courtes échelles et des brouettes, et s'interpellant dans une langue que je ne reconnais pas mais que j'imagine pouvoir être un dialecte kurde. Pendant ce temps, leur chef, assis aux commandes d'un tracteur, s'arrête pour ramasser des fruits au pied d'un grand noyer planté au bord du chemin. Et si on se retourne à ce moment-là, de nouveau c'est le château d'Écouen que l'on découvre à l'arrière-plan, mais présentant cette fois non seulement ses toits mais toute sa façade, et donnant ainsi l'illusion de s'être élevé depuis tout à l'heure de plusieurs mètres.

Parmi les commodités qui fleurissent sur la limite entre ville et campagne, à côté des établissements d'enseignement et des équipements sportifs, des Ehpad et des centres équestres, des plateformes logistiques et des terrains de golf, des lieux à l'abandon et des installations militaires à demi enterrées mais trahies par leurs longues oreilles, à côté des fortifications déclassées ou des campements roms, il faut compter aussi, comme je devais le vérifier à maintes reprises au cours de ce périple, avec les petits aérodromes voués principalement aux activités de loisir. C'est ainsi que le mercredi 7 octobre dans la matinée, venant de la gare d'Écouen-Ézanville, et ayant retrouvé presque par hasard le Petit-Rosne, cette rivière chétive, ici toute proche de sa source, que j'avais déjà rencontrée baignant les prairies à vaches d'Arnouville, et qu'un peu plus tard je devais suivre jusqu'à son confluent avec le Croult, en remontant son cours j'atteignis bientôt un grand champ, exempt de toute culture, que la présence d'une manche à air rouge et blanc désignait sans conteste comme un aérodrome. Au moment où je la remarquai, cette manche, sans aller jusqu'à se tendre à l'horizontale, était agitée par un vent qui me parut de nature à décourager toute tentative de prendre l'air. Pour le reste, en dépit de tout le mal qu'on dit maintenant des avions j'aime bien les regarder, personnellement, surtout les plus petits, tels que les Cessna à aile haute dont un spécimen était en train de faire le plein de carburant à la pompe, aussi simplement que s'il s'était agi d'un vélo-solex, lorsque je parvins à la hauteur du bâtiment de l'aéro-club Les Ailerons. Puis le Cessna immatriculé F.GVRE, démentant mon pronostic, décolla dans un grand vrombissement, et avec ce qui me parut décidément être un assez fort vent de travers. Lorsque au bout de quelques minutes il fut de retour sur terre, le pilote, s'étant extrait de son cockpit et me voyant accoudé à la barrière, vint vers moi, et dans la conversation qui suivit il m'apprit qu'en saison, cet

appareil, ou d'autres du même type, pouvait être loué pour un baptême de l'air comportant un survol du château de Chantilly. Il me vint alors l'idée saugrenue que si je parvenais à convaincre ce pilote, apparemment assez flexible, de m'administrer séance tenante un baptême de l'air, et si pendant le vol, compte tenu de ces conditions météorologiques qui m'avaient tout d'abord paru défavorables, le Cessna venait à s'écraser, la seule personne que j'avais prévenue le matin même de mon projet de me rendre à pied d'Écouen à Bouffémont, cette personne tomberait des nues, ce serait le cas de le dire, lorsqu'un peu plus tard dans la journée elle serait prévenue par la gendarmerie que je venais de trouver la mort dans une catastrophe aérienne. Ayant échappé à ce sort funeste – sort qui avait frappé, en temps de paix, pas moins de cinq pilotes de l'aéro-club Les Ailerons, « victimes de leur idéal », dont un petit obélisque élevé au milieu d'une prairie perpétue le souvenir –, ayant échappé à un tel sort j'entrai dans Moisselles à l'heure où la sirène, comme chaque premier mercredi du mois, mettait en garde ses habitants contre un péril indéterminé.

Sans doute n'aurais-je rien à dire de Moisselles si sur la place de l'église, qui se trouve être aussi celle de la mairie, mon attention n'avait été attirée par une pancarte portant le mot « Caykhana » – généralement orthographié « tchaïkhana », il désigne dans une grande partie de l'Asie centrale une « maison de thé » – dans la vitrine d'une sandwicherie nommée d'autre part « Ma Moisselles ». J'entrai dans la sandwicherie, j'y fus reçu aimablement, mais la jeune fille qui m'avait accueilli n'étant pas en mesure de satisfaire ma curiosité relative à la pancarte Caykhana, elle m'adressa à un homme, un peu plus âgé qu'elle, dans lequel il était facile de reconnaître le patron de cet établissement. Entre-temps, j'avais remarqué que les murs de celui-ci étaient couverts de photographies, découpées pour certaines dans de vieux magazines et représentant aussi bien, dans ce cas, le général de Gaulle que la reine d'Angleterre, mais provenant pour d'autres de ce qui ne pouvait être qu'une collection personnelle. Certaines de ces dernières, en noir et blanc, montraient des hommes moustachus, coiffés de calots ou de keffiehs qui leur conféraient une allure plus ou moins militaire et nettement moyen-orientale. Cette allure, m'expliqua le patron, qui bien sûr était à l'origine de cette décoration, provenait de ce que les hommes présents sur ces photographies étaient tous originaires du Hakkari, une région montagneuse du sud-est de la Turquie, proche de la frontière irakienne, où les chrétiens de différentes obédiences, notamment assyrienne et chaldéenne, avaient été nombreux jusqu'à ce que les massacres de 1915 n'en éliminent la plupart, puis que le conflit entre l'État turc et le Parti des travailleurs du Kurdistan (PKK), à partir du milieu des années 1970 et plus particulièrement depuis le coup d'État militaire de 1980, ne fasse fuir les plus tenaces. Lors d'une seconde visite que je fis à son établissement, au mois de mai 2021 – visite lors de laquelle je remarquai sur la porte vitrée de la boutique un avis ainsi libellé : « Si tu es étudiant(e), chômeur ou vraiment dans le besoin, entre,

ton sandwich est pour moi » –, le patron, qui répondait au nom de Samuel, ajouta quelques précisions à ce qu'il m'avait dit sept mois auparavant : ainsi me confia-t-il être né à Esché, un village du Hakkari aujourd'hui dépeuplé de ses chrétiens, puis s'être rendu à Istanbul, encore enfant, pour y étudier chez des capucins auprès desquels il avait appris le français. En 1993, fort de cette connaissance de la langue, il avait quitté la Turquie pour la France, où il avait rejoint l'importante communauté chaldéenne établie à Sarcelles ou dans les communes voisines. Lui-même avait cinq frères et sœurs mais « seulement quatre enfants », me dit-il sur un ton de regret, semblant trouver mesquin ce nombre que son épouse, il en convenait, estimait quant à elle bien suffisant. À propos de ses coreligionnaires chaldéens, le patron de la sandwicherie observait qu'« ils habit[ai]ent de préférence à proximité les uns des autres », et qu'en ce qui le concernait aucun membre de sa famille n'était éloigné de son propre domicile de « plus de trois ou quatre minutes à pied », une disposition dans laquelle il était difficile de ne pas voir, au moins pour une part, une séquelle des persécutions que cette communauté avait subies dans son pays d'origine.

Lors de ma première visite, pour gagner la gare de Bouffémont, depuis Moisselles, j'avais emprunté la D 909, ou plutôt la piste cyclable qui la borde, et lors de la seconde c'est ce que je fis de nouveau. En octobre j'avais noté que du côté gauche de la route s'étendait un champ de maïs – celui-ci, comme d'habitude, en train de sécher sur pied –, séparé de la chaussée par un talus broussailleux enveloppé de clématite sauvage, tandis que du côté droit un autre champ était couvert de jeunes pousses que j'avais identifiées au jugé comme des plants de pommes de terre. À peu près à mi-distance entre Moisselles et Bouffémont, le drapeau tricolore qui flotte au-dessus du cimetière désigne celui-ci comme un cimetière militaire, au moins en partie, et lorsqu'on le visite on y découvre en effet un carré où reposent vingt-neuf soldats, dont huit « tirailleurs indigènes » : non qu'il y ait jamais eu de combats dans les parages, semble-t-il, mais parce que Moisselles, pendant la Première Guerre mondiale, abritait un hôpital militaire. Au mois d'octobre, accompagné tout au long de la route par les explosions espacées de ce qui devait être des pétards pour effaroucher les oiseaux, j'avais remarqué que presque tout le rouge du drapeau avait disparu, grignoté par l'usure à force de claquer au vent. Puis alors que j'étais sur le point d'atteindre Bouffémont, ayant rencontré sur le bord de la

route un homme apparemment égaré, qui aurait pu lui-même être un « tirailleur indigène » et qui était à la recherche d'un hôpital qu'on lui avait assuré se trouver dans cette direction, je lui signalai à tout hasard qu'il avait existé à Moisselles, dans le temps, un hôpital militaire, mais que je doutais qu'il en restât quelque chose. Lors de mon second passage, au mois de mai suivant, alors que je m'en voulais toujours de n'avoir pu donner de renseignement plus récent et plus fiable à l'homme qui errait sur la route à la recherche d'un hôpital, je constatai d'autre part que le champ où j'avais cru reconnaître en octobre de jeunes plants de pommes de terre était maintenant couvert de colza en fleur, le jaune vif de celui-ci, vu depuis le quai aérien de la gare de Bouffémont, formant un contraste plaisant avec le vert argenté du blé dont était planté le champ adjacent.

OceanofPDF.com

Vers la mi-octobre, à l'instant même où par la rue de Sainte-Radegonde j'entrais dans la forêt de Montmorency, je croisai un promeneur qui en sortait, par le même chemin, portant un plein panier de cèpes. Cette abondance de cèpes, outre qu'elle me soumettait à la tentation de dépouiller le promeneur et de fuir à toutes jambes avec son panier, cette abondance de cèpes démentait l'idée que je me faisais jusque-là tant de ce champignon que des forêts périurbaines, et qui me représentait le premier comme plus farouche et les secondes plus aseptisées qu'ils ne le sont en réalité. Le deuxième promeneur que je rencontrai ce jour-là, un vététiste, je l'arrêtai pour lui demander mon chemin, car tout en flétrissant les forêts périurbaines comme de simples parcs avec un vernis de sauvagerie, je parviens tout de même à m'y perdre. Une heure environ après ma rencontre avec le vététiste, ayant entre-temps longé sans le savoir la propriété à l'abandon de Rifaat el-Assad, le « boucher de Hama » et l'oncle de Bachar, je sortis de la forêt par ce qui devait être le chemin des Gots, particulièrement obscur et glissant dans sa dernière partie, pour me retrouver dans la Grande Rue de Bessancourt. Au point où celle-ci croise la rue Saint-Gervais, j'aperçus au loin et en hauteur, dépassant des arbres d'où je venais de m'extraire, les superstructures – deux derricks supportant des antennes paraboliques, plus une tour dont la silhouette évoque celle d'un plongeur – trahissant la présence d'installations militaires souterraines. Lesquelles abritent, ou ont abrité, des services aussi prestigieux, et nimbés de mystère, que le Commandement des opérations spéciales ou l'état-major des Forces aériennes stratégiques, outre une installation à demi légendaire, le bunker aménagé dans le courant des années 1960 et destiné à accueillir le chef de l'État et son gouvernement en cas de guerre nucléaire. À l'époque de sa mise en service, il ne semble pas que ces dispositions aient suscité beaucoup plus que l'habituelle ironie du *Canard enchaîné*, et peut-être un

surcroît de dénonciations, également rituelles, de la « bombinette » française ou du « pouvoir personnel ». Mais l'esprit démocratique ayant entre-temps progressé, on a peine à imaginer, aujourd'hui, selon quels critères se ferait le choix des membres du gouvernement appelés à bénéficier de ce privilège, et jusqu'à quel niveau de la hiérarchie administrative il s'appliquerait : les secrétaires d'État, les directeurs de cabinet, les conseillers des uns et des autres, leurs conjoints, les militaires ou les policiers chargés de leur sécurité seraient-ils concernés, voire les livreurs Uber de pizzas surpris dans le hall d'un ministère par le déclenchement de la guerre nucléaire ? Toujours est-il que lors de ma première visite à Bessancourt je devais avoir l'esprit ailleurs, puisqu'en dépit de mon goût pour ce genre de choses j'ai négligé de rechercher l'entrée de ce complexe, qui porte le nom de « base aérienne 921 » bien que par la force des choses, vu son caractère principalement souterrain, il n'abrite aucun aéronef. Afin de réparer ma négligence du mois d'octobre j'ai dû retourner à Bessancourt, au milieu de l'été suivant, et reprendre les choses au point où je les avais laissées. Sorti de la forêt, à nouveau, par le chemin des Gots, j'ai donc retrouvé l'intersection d'où pour la première fois se voient distinctement les superstructures de la base, et à partir de là, sans me livrer à un examen plus attentif du terrain, je me suis engagé dans la première rue qui me parut mener dans leur direction. Celle-ci, la rue Saint-Gervais, se prolonge dans la rue du Haut Tertre, bordée de villas ou de pavillons, tout cela très fleuri, puis par un simple sentier qui à travers un bois rejoint le chemin de Taverny à Béthemont. Au niveau de cette jonction, un portail grillagé, situé en retrait de la chaussée, donne accès à une zone non essentielle de la base : encore ne le donne-t-il, cet accès, qu'à des visiteurs triés sur le volet, comme en témoignent les panneaux « zone militaire », « interdiction de pénétrer sans autorisation », et surtout celui-ci : « attention chien en liberté », dont ce qu'il a de plus terrible est sans doute que le chien soit au singulier.

Après avoir erré quelque temps, le long d'un mur fait de plaques de béton qui doit marquer de ce côté la limite de la base, dans le bois qui domine ce chemin de Taverny à Béthemont, en redescendant vers la gare je constatai que si tout à l'heure, au moment où, sortant de la forêt et me retrouvant dans la Grande Rue, je ne m'étais pas jeté inconsidérément, sitôt que j'avais aperçu les antennes, dans la rue Saint-Gervais, si j'avais eu la

patience d'aller jusqu'à l'intersection suivante, la sente des Carrières m'aurait mené en droite ligne jusqu'à une entrée de la base aérienne 921 qui certes en réservait l'accès, elle aussi, à un public choisi, mais qui du moins se voyait comme le nez au milieu de la figure, étant à peu près aussi vaste, aussi pavoisée et peu confidentielle que l'entrée du Parc des Expositions de la porte de Versailles à l'occasion du Salon de l'agriculture.

OceanofPDF.com

À peine sorti de Bessancourt, on tombe sur une décharge sauvage dont les deux plus grosses pièces sont des carcasses de voitures préalablement incendiées. Puis le chemin franchit par au-dessus l'autoroute A 115, traverse une de ces enclaves où des caravanes de standing voisinent avec des maisons en préfabriqué, enjambe une nouvelle décharge de dimensions plus modestes que la précédente, passe sous une ligne à haute tension, devient assez meuble pour que l'on y relève les traces récentes de plusieurs motos tout-terrain. Bois sur la gauche, champ labouré sur la droite, tout indique que l'on est à nouveau dans la campagne. Cela se passe à la fin du mois de novembre 2020, environ quatre semaines après l'entrée en vigueur du second confinement : autant dire que l'on ne risque pas, a priori, de croiser beaucoup de monde en chemin. Bientôt le bois s'étend des deux côtés, et l'on y remarque, parmi des arbres dont certains sont morts ou du moins envahis par le lierre et d'autres plantes parasites, un étrange monticule de terre ocre, haut de plusieurs mètres, en partie nu et en partie couvert de buissons, dont la forme et l'aspect évoquent ceux d'une gigantesque termitière. Là où le chemin s'élargit, bordé de part et d'autre, désormais, par des champs plantés de jeunes pousses vertes, j'observe qu'au-dessus d'un autre bois dans lequel il va bientôt s'engager, la brume matinale que le soleil a dissipée partout ailleurs continue à stagner, et lorsque j'entre dans le bois je la sens en effet se plaquer sur ma figure et réfrigérer l'air que je respire. Enfin ça n'est tout de même pas au point qu'en me retournant je ne puisse voir au loin la colline de Taverny couronnée de ses antennes, ni qu'en regardant devant moi je n'anticipe le virage en épingle à cheveux que le chemin décrit bientôt vers la droite, le long d'une haie de chênes rabougris. On entend des jacassements de pies, la rumeur pas si lointaine de l'autoroute A 115, et des coups de feu tout proches dont il est raisonnable de penser qu'ils sont tirés par des chasseurs.

Soudainement, alors qu'entre les arbres on commence à distinguer sur la gauche, éparpillés sur toute la surface d'une grande clairière, les cabanes, les véhicules et les autres impedimenta de ce qui est sans doute le campement rom le plus étendu, sinon le plus peuplé, et peut-être aussi le plus retiré, de la région parisienne, le chemin s'interrompt, entaillé par une sorte de fossé antichar d'une largeur et d'une profondeur dissuasives, dont le creusement doit être assez récent à en juger par la couleur et la consistance de la terre, rouge et grasse. On le contourne, non sans difficulté et non sans une certaine gêne, car on n'est pas sûr d'être le bienvenu dans ce camp où personne ne nous a invité, et que précèdent, de part et d'autre du chemin, de grands amas de détrit. Afin de me signaler comme un promeneur, espèce a priori dépourvue de tout pouvoir de nuisance, je sors de ma poche ma carte IGN au 1/25 000^e et je feins de m'être égaré, ce qui n'est d'ailleurs qu'à moitié faux.

Bref, je m'adressai ainsi successivement, et dans les deux cas avec succès, à un couple très cordial, d'apparence yougoslave, qui s'apprêtait à quitter le camp en voiture, puis à un homme un peu plus farouche, en voiture lui aussi, que je surpris en train de truquer son attestation dérogatoire comme je l'avais fait moi-même un peu plus tôt. Après quoi, et alors que j'étais encore loin d'être sorti du périmètre du camp – et sans doute est-ce à cette occasion que je remarquai combien celui-ci était étendu, et dispersé, au point que plutôt qu'un camp rom c'était un village gaulois, ou un village indien dans une clairière amazonienne, qu'il évoquait –, je ne vis plus quiconque d'assez proche pour affecter de lui demander mon chemin, mais seulement des gens qui à distance, depuis le pas de leur porte, ou au pied d'un camion qu'ils étaient en train de décharger, me considéraient avec suspicion, ou plus vraisemblablement avec un étonnement goguenard, un peu comme une autre fois où au bord de la Seine, à Vigneux, je m'étais retrouvé, le jour même de Noël, dans une situation comparable. Et pour comble voici qu'une petite chienne, qui un instant auparavant était occupée à jouer avec ses chiots, me poursuit en aboyant et en s'efforçant de me mordre les mollets, m'obligeant à me retourner constamment pour lui faire face, portant ainsi à son plus haut degré de perfection le spectacle clownesque que je suis conscient de présenter.

OceanofPDF.com

Finalement la petite chienne ne m'avait pas mordu, et ce fut sans autre incident que par le chemin de Saint-Prix je pus rejoindre le chemin des Bœufs – une route, en fait, plutôt qu'un chemin – au niveau de la zone industrielle des Béthunes, dont le plus beau fleuron est l'usine Veolia de « recyclage et valorisation des déchets ». De loin – et l'absence de relief du paysage où elle est implantée fait qu'elle se voit en effet de très loin, et dans toutes les directions –, son élégante silhouette évoque celle d'un demi-camembert métallisé, surmonté de deux cheminées tubulaires dont souvent l'une ou l'autre fume, et parfois non. Sur la droite du chemin des Bœufs j'ai commis l'erreur d'emprunter le chemin de la Haute Vacherie, qui longeait la zone industrielle et se terminait en cul-de-sac, avant d'essayer celui de la Basse Vacherie qui s'est avéré plus propice, puisque à travers des champs plantés en cette saison de moutarde blanche et de colza, il mène presque en droite ligne à la gare de Saint-Ouen-l'Aumône-Liesse. Et c'est de cette même gare que je suis reparti, trois jours plus tard, pour emprunter à rebours un itinéraire proche du précédent, sinon exactement identique, qui devait me conduire à Frépillon : une localité dont le nom seul, évocateur du poisson qui frétille – du fretin – non moins que du papillon qui vient d'éclore, était à l'origine de mon désir d'y aller voir. Sur cet itinéraire inversé, la principale nouveauté consiste à passer non plus par le camp romain mais par le lieu-dit Les Boërs (avec un tréma sur le e, confirmant qu'il ne s'agit pas des colons néerlandais d'Afrique du Sud). À ce carrefour de pistes – que précède, lorsqu'on vient de Pierrelaye, un grand chêne d'une forme si parfaite, si canonique, qu'on pourrait le croire empaillé –, un ensemble de bâtiments et de cours abritait autrefois un centre équestre, comme il s'en rencontre un peu partout, désormais, dans les campagnes périurbaines, qui ayant périclité, pour une raison que j'ignore, a vu sa partie habitable devenir un squat, le reste du domaine étant envahi par une

décharge sauvage de matériaux de construction, car une aussi belle occasion ne pouvait échapper aux éparpilleurs de gravats. L'ensemble étant en cours de destruction ou de restauration, des engins de chantier s'y ébrouent dans la poussière, et une clôture provisoire oblige à le contourner pour retrouver le chemin un peu plus loin. Comme ce contournement n'a pas été pris en compte par l'entreprise responsable du chantier, il ne peut se faire qu'en se tordant les chevilles successivement dans un bois, ou plutôt les vestiges d'un bois, dont les arbres sont en train de mourir étouffés par le gui, puis à travers une prairie en pente couverte de mousse, d'orties disposées en massifs comme des plantes d'agrément, enfin d'une myriade de coquilles d'escargots blanchies comme de vieux ossements, quelle que soit la raison pour laquelle un si grand nombre de ces mollusques a trouvé la mort sur cette pente. Les terriers de lapins y sont également nombreux, sans que l'on puisse établir un lien entre la prolifération de cette espèce et l'hécatombe de la précédente. Peu après qu'on l'a retrouvé, le chemin doit encore triompher d'une série d'obstacles dont le plus redoutable est une barrière de béton, associée à une fosse dont sur le moment, avec peut-être une pointe d'exagération, j'avais estimé la profondeur à quatre mètres, et au fond de laquelle gisait ce jour-là une poussette. Localement, cette prolifération d'obstacles, destinés à décourager les squatteurs ou à leur compliquer la vie, finit par donner à certains chemins agricoles un aspect guerrier, évocateur de zones de conflit, ou de frictions, telles que la vallée du Jourdain ou la frontière entre Israël et les territoires occupés de Cisjordanie.

Pour le reste, plus on avançait dans cette journée du 2 décembre et plus il s'avérait qu'elle serait placée sous le signe de la toponymie. Car ce qui avait dicté mon choix de la dernière partie de l'itinéraire, c'était qu'une fois passé l'A 115, le chemin que je devrais suivre, pour atteindre la gare de Frépillon, passât entre deux champs dont l'un porte le nom de « cimetière aux chevaux » et l'autre de « bois des culs des anges ». Il est facile d'imaginer combien j'étais curieux de voir à quoi pouvait ressembler ce dernier, même si je me doutais, malgré tout, qu'il s'agissait d'un champ comme les autres, sans rien de particulier. Mais après avoir sans surprise vérifié ce défaut de particularité, au moment de noter, dans un carnet, que je venais de traverser ou plutôt de longer le bois des culs des anges, en regardant plus attentivement la carte au 1/25 000^e je constatai qu'en fait d'anges, c'étaient des angles dont le nom de ce champ célébrait le cul :

même si, dans la mesure où l'on ne voit pas bien ce que pourrait désigner le cul des angles, on a tout lieu de penser que c'était en effet d'après le cul des anges que ce champ, ou ce bois, avait été nommé tout d'abord, et que son nom avait été édulcoré, ultérieurement, dans un souci de correction et peut-être à la suite d'une demande pressante du clergé, de même qu'à Paris, par exemple, la rue de la Pute-y-Muse était devenue la rue du Petit-Musc.

OceanofPDF.com

Bien qu'auparavant je me sois rendu plusieurs fois à Méry-sur-Oise, ce n'est que dans le courant du mois de janvier 2021 que j'y ai découvert l'existence du monument sinistre, et plus ou moins clandestin, que cette ville, pourvue par ailleurs d'un château et d'un parc, recèle dans son sous-sol. Si, venant de la gare de Méry, on progresse à travers champs le long d'un chemin parallèle à la voie ferrée, bien qu'un peu éloigné de celle-ci, et qui porte le nom de « chemin des Princes », on est amené, au moins quand les conditions météorologiques de ce phénomène sont réunies, à s'étonner de la colonne de fumée, ou de vapeur, qui sur la droite du chemin, au milieu d'un champ, semble s'élever du sein même de la terre. Le jour où j'ai fait cette découverte, l'état du champ, labouré de frais et présentant une surface chaotique, ne m'a pas permis d'y aller voir ; mais un autre jour, en m'approchant de la colonne de vapeur, j'ai pu constater qu'elle émanait d'une ouverture grillagée, entourée d'une margelle, qui communiquait avec une galerie souterraine, ou un réseau de telles galeries, et que la différence de température, ou de taux d'humidité, entre ce monde enfoui et celui de la surface, était à l'origine de ce phénomène. Quant à l'installation souterraine, apparemment gigantesque, à en juger ne serait-ce que par le nombre et la dispersion de ses accès ou de ses aérations, c'est une ancienne carrière que les Allemands ont aménagée, peu avant la fin de l'Occupation, pour en faire un lieu de stockage des V2 qu'ils se disposaient à lancer sur l'Angleterre. L'entrée principale, et la plus fréquentée par les amateurs d'« urbex », est située à Méry-sur-Oise en retrait du chemin du Ru, juste avant que celui-ci ne passe sous le pont de chemin de fer. On y accède par un sentier sous bois dont le piétinement témoigne d'une importante fréquentation, bien que son usage ait été interdit, pour la forme, par la pose d'un grillage qui n'a pas résisté longtemps à la fougue des visiteurs. L'aspect de la falaise calcaire dans laquelle sont pratiqués les deux

principaux accès à ces installations – l’un à l’usage des trains, l’autre à celui des véhicules et des personnels – est d’autant plus impressionnant que la roche nue, ou les ouvrages, sont abondamment maculés de tags ou de graffs, engendrant chez le visiteur isolé l’impression de s’aventurer dans un lieu que d’autres, et pas forcément des plus commodes, se sont approprié. Le jour où j’ai fait quelques pas hésitants à l’intérieur de ce dispositif, j’en ai été chassé presque aussitôt par les échos de voix cavernueuses venant de ses profondeurs. Toutefois, en ressortant, j’ai croisé sur le chemin une caravane de jeunes gens chic, équipés de matériel cinématographique, et j’en ai conclu qu’ils se préparaient à tourner un clip, ou quelque chose de ce genre, et que les voix qui m’avaient chassé de la caverne étaient celles de leurs éclaireurs, dont il n’y avait certainement rien à redouter. Avant la découverte de cette carrière et depuis que j’ai décidé de ne plus y retourner, Méry m’est toujours apparu principalement comme l’antichambre d’Auvers-sur-Oise, et le moyen de s’y rendre, par le train, sans devoir changer à Pontoise. D’autant qu’à peine s’est-on engagé, à Méry, dans la longue descente vers l’Oise de l’avenue Marcel-Perrin, que l’on distingue sur la rive opposée, en haut de la rue de Paris, la silhouette de cette église dont Van Gogh a fait la plus célèbre de toutes les églises de campagne. Quand nous étions enfants, mon frère et moi, il existait une tradition familiale qui consistait à se rendre de temps à autre, dans la Frégate noire de mon père, en pique-nique non pas sur les tombes mêmes des frères Van Gogh – que ma mère honorait, plus encore que pour le génie de Vincent, pour la fidélité et le dévouement de Théo à son frère – mais dans un champ proche du cimetière, peut-être celui-là même que nous connaissons sous le nom de « champ de blé aux corbeaux », et dont un panneau d’information, à la fois absurde et pour une fois bienvenu, marque désormais l’emplacement : ou plutôt marque-t-il, en bordure du chemin dit de la Sente du Montier, l’emplacement d’où Van Gogh aurait peint le célèbre tableau. Si j’observe que ce panneau, planté de manière saugrenue au milieu des champs, est malgré tout bienvenu, c’est que l’on ne peut se défendre d’une certaine émotion à l’idée de se tenir à l’endroit même où Van Gogh aurait planté son chevalet : encore, pour que l’on puisse éprouver cette émotion, faut-il que l’on soit seul, donc hors saison, et si possible par un temps exécrable, comme c’était le cas le 9 décembre 2020, le jour où pour la première fois – la première fois dans le cadre de cette entreprise – je suis

retourné à Auvers-sur-Oise. Il avait crachiné ce jour-là toute la matinée et il crachinait encore lorsque j'ai retrouvé les deux tombes jumelles, réunies par une couche de lierre, des deux frères, à proximité desquelles des travaux de réfection d'un mur du cimetière étaient en cours, d'où émanaient de légers bruits de truelle ou de pierres frottées l'une contre l'autre. Lors de cette première visite, le chemin menant au panneau était boueux à l'extrême et émaillé de larges flaques, les champs étaient soit plantés de colza de couverture, soit nus et fraîchement retournés, présentant de grosses mottes de terre d'un brun sombre sur lequel se détachaient çà et là des pigeons gris ou blancs et des corneilles noires. Lors d'une seconde visite, au mois de février de l'année suivante, la tombe des frères était fleurie d'un bouquet de tulipes mauves, le champ de blé aux corbeaux, quant à lui, était saupoudré de neige, et les flaques d'eau du chemin, prises par le gel, craquaient agréablement sous mes pas.

Enfin lors d'une troisième visite, au mois de juillet, des hirondelles rustiques volaient sous le pont au passage de l'Oise, la montée vers l'église, puis vers le cimetière, se faisait pour une part entre des barrières de sécurité décorées d'affiches annonçant le festival d'Auvers-sur-Oise, et les talus étaient encore fleuris de coquelicots qui déjà pâlissaient, leur couleur rouge tendant vers un orange moins éclatant. D'un côté du chemin depuis lequel, un peu plus de cent trente ans auparavant, Van Gogh avait peint le champ de blé aux corbeaux, écrivant à son frère, comme le panneau nous le rappelle, qu'il ne s'était « pas gêné pour chercher à exprimer de la tristesse et de la solitude extrême », d'un côté du chemin c'étaient des patates qui poussaient, puis des oignons, de l'autre du colza et plus loin du maïs. À propos de ce dernier, je me suis demandé si Van Gogh aurait aimé peindre un champ de maïs, une céréale dont il me semble qu'elle était de son temps peu répandue en France, en tout cas beaucoup moins que de nos jours, et à propos du colza j'ai observé qu'à ce stade de sa croissance – le stade ultime, après celui des fleurs jaunes –, plus que jamais cette plante sentait le chou, auquel elle est d'ailleurs apparentée, et que pour cette raison, sans doute, elle attirait un grand nombre de ces petits papillons blancs que l'on appelle des piérides du chou, et que je dédaignais, à moins qu'elles ne soient d'une taille exceptionnelle, à l'époque où je faisais collection de ces insectes. Cette importante découverte, relative au goût pour le colza de la piéride du

chou – ou peut-être plutôt de la piéride de la rave, une espèce voisine –, d'autres observations devaient la corroborer par la suite.

OceanofPDF.com

Le jeudi 17 décembre, vers onze heures du matin, j'ai noté que le chemin des Glaises, à la sortie de Chaponval, s'était révélé très boueux. Que le chemin des Glaises soit justement boueux, c'est le genre de petites satisfactions que ménage de temps à autre une entreprise aussi vaine que la recherche de la limite entre ville et campagne. Autrement quoi ? Il fait gris, modérément froid, et l'itinéraire que j'emprunte franchit à deux reprises la D 927 : la première fois conformément au plan, et la seconde parce que je me suis égaré, distrait sans doute par le spectacle d'un énorme tumulus de betteraves dont certaines ont roulé jusqu'au milieu du chemin, et que je me retrouve par erreur dans la zone artisanale de la Chapelle-Saint-Antoine, où il ne faudra rien de moins que la rencontre du Père Noël pour me remettre dans la bonne voie. Le Père Noël est un homme d'une cinquantaine d'années, sans doute membre d'une association humanitaire, qui quand je l'arrête, au volant de sa voiture, pour lui demander s'il sait où je me trouve, est en train de rajuster sa grande barbe blanche en prévision du spectacle qu'il doit animer tout à l'heure à l'Institut médico-éducatif du Bois d'en Haut. D'autres pères Noël, d'ailleurs moins nombreux que je ne m'y attendais, s'accrochent aux façades des pavillons qui bordent la rue du Chêne à Ennery. En revanche, aucun père Noël en vue lorsqu'en progressant dans le fond de Saint-Antoine, lequel se révèle encore bien plus boueux que ne l'était ce matin le chemin des Glaises, j'entends à quelque distance des gueulements dont tout d'abord je ne parviens pas à localiser l'origine, avant de constater, à la lecture de la carte, qu'ils ne peuvent provenir que de la maison d'arrêt du Val-d'Oise, située juste au-dessus. Puis en haut d'un champ pentu et planté de colza, les enseignes de Best et de Leroy Merlin, parmi d'autres, témoignent de ce que la ville est de retour. Vaste, la zone commerciale est également presque déserte, y compris l'enseigne qui se présente comme « le plus grand magasin de fête de votre

région », et dont les rayons, tels que je les distingue à travers la vitrine, présentent un choix étendu de farces et de déguisements. Avant d'entrer dans Osny à proprement parler et d'aborder cette rue de Livilliers qui sur plusieurs kilomètres, presque en droite ligne, mène au château et au parc de Grouchy, il faut encore franchir par en dessous une quatre-voies. Puis tandis que sur la gauche de la rue de Livilliers se succèdent un hôpital, un lycée, un terrain de football et un stade, sur la droite s'étend un champ immense, étincelant sous le soleil revenu, saupoudré de mouettes et régulièrement strié de longs alignements de jeunes pousses vertes. De ce champ, comme de beaucoup d'autres auparavant, j'avais noté que sous ce ciel redevenu bleu et traversé de gros nuages blancs, le vert tendre des jeunes pousses contrastant avec le vert plus sombre des bois que l'on distinguait à l'arrière-plan, il répondait parfaitement à tout ce que l'on est en droit d'attendre d'un champ, indépendamment de ses performances agricoles.

Deux semaines plus tard, ayant entre-temps changé d'année et relié Osny à Boissy-l'Aillerie, je quittai de bonne heure la gare de cette localité, avec le projet de décrire dans la journée une boucle qui me ferait passer par Montgeroult et Courcelles-sur-Viosne, puis me ramènerait à mon point de départ en empruntant le chemin improprement nommé « chaussée Jules-César » : improprement, parce que si une chose est sûre, c'est que jamais Jules César n'y mit les pieds, pas plus qu'il ne prit la moindre part à sa construction. Au lever du jour, en ce 2 janvier, il régnait par endroits une brume épaisse, et au point où la ligne J du Transilien franchit la Seine, entre Colombes et Argenteuil, en contrebas de la voie les conteneurs empilés sur le quai de Gennevilliers étaient laqués d'une fine couche de givre qui en estompait les couleurs. Puis tout le paysage, à commencer par les talus bordant la voie, se couvrait de givre, et la brume persistait, tendait même à épaissir, avec çà et là des éclaircies, comme au moment de traverser la rivière avant d'entrer en gare de Pontoise. À Boissy-l'Aillerie je suivis une rue qui montait vers la campagne, et qui bientôt, au point où elle la rejoignait, se transformait en un simple chemin agricole. À ce niveau, le chemin était bordé à l'ouest par une prairie, à l'est par une haie très haute, étincelante de givre, dont l'ombre, lorsque le soleil, perçant à travers le brouillard, lui permettait d'en avoir une, se projetait loin sur la prairie, imprimant à celle-ci, elle-même comme saupoudrée de sucre glace, une coloration vert argenté qu'auparavant je n'avais jamais observée qu'en

pâtisserie. D'ailleurs la beauté dont les effets conjugués du givre et des variations de la lumière revêtaient la campagne, cette beauté, peut-être aussi parce qu'elle éveillait des réminiscences enfantines, je n'éprouvais aucune difficulté à me la représenter comme au moins partiellement comestible : ainsi, évidemment, des flaques durcies par le gel que je faisais plier ou se rompre et voler en éclats sous mes pas, mais aussi de ces fines et brillantes aiguilles de glace, serrées et douces au toucher comme une fourrure, dont étaient recouvertes, partout où cette plante était présente, les feuilles de colza fourrager. Désormais le ciel se divisait en deux parts inégales dont l'une était encore grise et cotonneuse, l'autre bleue et limpide, la seconde ayant tendance à gagner sur la première même si ce phénomène n'advenait que très progressivement, et non sans retours en arrière qui voyaient le brouillard noyer à nouveau des pans entiers du paysage. Quand 11 heures sonnèrent au clocher du village le plus proche, qui devait être Montgeroult, deux ou trois coups de feu claquèrent dans le petit bois que je m'apprêtais à traverser en partie, puis à longer, après que le chemin, revêtu de plaques de béton datant de l'Occupation, eut confiné quelque temps aux pistes de l'aérodrome de Pontoise. Là où le chemin bifurquait pour longer la lisière du bois, deux panneaux avaient été placés en évidence, le premier marqué « attention jour de chasse, tir à balles », et le second, de manière un peu redondante, « attention chasse en cours ». D'un côté, pas plus que quiconque je n'avais envie de prendre une balle destinée à un sanglier, mais de l'autre je ne me voyais pas attendre des heures que les chasseurs aient fini de s'amuser, alors qu'il n'existait apparemment aucun autre moyen d'atteindre Montgeroult, dont je n'étais plus éloigné que d'un ou deux kilomètres. Je m'engageai donc sur le chemin, chantonnant, tapant des pieds, levant haut et agitant au-dessus de ma tête ma carte au 1/25 000^e, bientôt je croisai un premier chasseur, vêtu de son gilet orange fluo réglementaire et figé au pied d'un arbre dans une sorte de garde-à-vous, qui me considéra avec fureur et ne répondit pas à mon salut, puis un second, occupé à récupérer les panneaux susmentionnés, la chasse étant apparemment terminée, qui au contraire me salua avec cordialité.

À Montgeroult, non loin de cette statue de la Vierge qui la représente foulant au pied un serpent, je rencontrai une petite famille qui se trouvait manifestement en excursion, loin de chez elle (un peu comme ma propre famille lorsque nous allions pique-niquer à Auvers-sur-Oise près de la

tombe de Van Gogh), à en juger par la fébrilité avec laquelle le père consultait sa carte routière. Outre le père et la mère, la famille se composait de deux enfants, l'un qui pouvait être âgé de sept ou huit ans et l'autre dans une poussette. Là-dessus je traversai Montgeroult, dont aucun être humain, ce jour-là, ne venait troubler la quiétude, puis la voie ferrée, puis la rivière, et peu après la sortie de Courcelles-sur-Viosne je rejoignis le chemin improprement nommé chaussée Jules-César, sur les premiers cent ou deux cents mètres duquel un nombre tout de même inhabituel de personnes s'étaient soulagées dans un passé récent. Mais je ne voudrais pas faire d'après cela une mauvaise réputation à la chaussée de César, car excepté l'impropriété de son nom, et le fait qu'elle ne présente aucunement le caractère d'une « chaussée », au moins sur la partie que j'ai empruntée, il n'y a rien à lui reprocher. C'est après son confluent avec la D 22, alors que je me trouvais sur un autre chemin et marchant dans la direction du Bas de Boissy, qu'en traversant un champ nu – au bord duquel, remarquai-je, traînait un manche de parapluie, et un peu plus loin, roulé avec soin, le parapluie lui-même, d'une belle couleur vert émeraude – je reconnus à distance, et en quelque sorte au milieu de nulle part, la famille qu'environ deux heures plus tôt j'avais croisée à Montgeroult : une coïncidence qui ne mériterait pas d'être rapportée si deux détails au moins ne m'avaient paru assez troublants. Le premier, c'était que le père, toujours agitant sa carte routière et apparemment plus perdu encore que lors de notre rencontre précédente, fût vêtu d'une simple chemise, et donc d'une manière tout à fait inadéquate pour la saison. Le second, sensiblement plus inquiétant, c'était que si le bébé, ou du moins la poussette, était toujours là, tanguant et cahotant dans les ornières du chemin, l'enfant plus âgé avait entre-temps disparu, comme si ses parents, à l'instar de ceux, indignes, du Petit Poucet, étaient parvenus à le semer lors de la traversée d'un bois.

Le 2 janvier 2021, au débouché de la chaussée Jules-César dans la D 22, l'usine de production de béton étant à l'arrêt, une grande partie de son terrain était recouverte par une mare, plutôt qu'une flaque, d'eau gorgée de ciment et durcie par le gel. Cinq jours plus tard la mare a dégelé et des camions malaxeurs y manœuvrèrent dans la boue, le bruit de leurs moteurs, et de la bétonnière qu'ils portent sur le dos, le disputant à celui des convoyeurs à bande. En contrebas de la D 22, sur la gauche, juste avant que celle-ci ne franchisse l'autoroute A 15, les deux gigantesques plateformes logistiques du « leader européen du e-commerce », ainsi que cette entreprise se présente, brillent encore de l'éclat du neuf, au point qu'un an plus tard Google Earth n'aura toujours pas pris acte de leur existence. Ce n'est pourtant pas faute, pour ces plateformes, d'occuper de l'espace ou d'imprimer leur marque au paysage, et d'ailleurs pas nécessairement pour le pire, si l'on veut bien admettre, par exemple, que la plus proche de la D 22, cet immense parallélipipède noir zébré d'éclairs orange, améliore plus qu'elle ne l'aggrave le décor dans lequel elle s'inscrit. De ce côté, l'entrée dans la ville nouvelle de Cergy se fait à travers un nœud de voies relativement peu propices à la marche, jusqu'à ce que l'on atteigne, au confluent de l'avenue des Navigateurs et du cours des Merveilles, la grille de ce qui fut un parc d'attractions, du nom de Mirapolis, dont l'ambition était marginalement de réconcilier le grand public avec quelques monuments du patrimoine culturel : ainsi de Gargantua, dont une statue géante, absolument horrifique, se voyait de plusieurs kilomètres à la ronde. L'ensemble, inauguré en 1987 par Jacques Chirac et saccagé par des forains le lendemain même de son ouverture au public, s'est maintenu, avec des fortunes diverses, plutôt de mauvaises que de bonnes, jusqu'à sa fermeture définitive en 1991. Quant à la statue de Gargantua, brandissant de la main gauche une fourchette garnie d'un porcelet, et de la droite un hanap de vin

rouge, deux symboles de notre légendaire art de vivre, elle a continué de régner sur les ruines du parc jusqu'à son dynamitage en 1995. Aujourd'hui, le territoire du parc a été pour la plus grande part reconquis par la végétation, à l'exception du parking destiné aux visiteurs, occupé par des gens du voyage dont l'un, au volant d'un véhicule utilitaire siglé du nom de son entreprise, a opposé à ma demande de visite, vers la mi-janvier 2021, un refus assez sec. Du moins ce bref échange m'a-t-il permis de vérifier que la grille du parc, au niveau du pavillon d'entrée, était toujours ornée de motifs évoquant des têtes d'éléphant.

Après deux tentatives peu concluantes de sortie de Cergy par la campagne – dont une, le 20 janvier, par un temps très venteux, lors de laquelle je vis des cantonniers, au pied de l'église de Courdimanche, détruire à la flamme des herbes présumées mauvaises, celles-ci dégageant curieusement la même odeur, dans cette circonstance, qu'une volaille plumée à laquelle on ferait subir le même sort –, j'ai décidé de retourner le problème et d'aborder cette sortie à rebours, en partant de Maurecourt et en suivant un itinéraire calqué en grande partie sur un sentier de randonnée, et balisé pour le reste par les pylônes d'un faisceau de lignes à haute tension. Dans ce sens-là, je risquais d'autant moins de me perdre que de presque partout, pourvu que l'on ne soit pas sous le couvert d'un bois, on peut se guider sur la silhouette du château d'eau de Courdimanche, reconnaissable à la couleur bleue dont il est partiellement revêtu.

À peu près à mi-distance de Maurecourt et de Courdimanche, le chemin que j'emprunte, après s'être tenu quelque temps sous les lignes à haute tension, longe sur une courte distance une limite ville/campagne particulièrement nette et rectiligne, soulignée par un grillage d'environ deux mètres de haut, séparant l'espace agricole de celui dévolu aux équipements sportifs et scolaires d'un quartier récent. Puis le chemin, à partir du bois des Merisiers, pique obliquement vers le village de Boisemont, à travers une campagne menacée de submersion par la crue des quartiers pavillonnaires de Vauréal qui déjà exercent leur pression sur son flanc droit. À l'entrée de Boisemont, ou du hameau de Boisemont nommé Le Bout d'en bas, un vieux mur sépare le chemin d'un pré en pente où paissent des chevaux. Et à la sortie du même hameau, la première chose qu'on rencontre est un cheval, de nouveau, qu'un homme mène par la bride, tandis qu'au point le plus élevé atteint par le chemin entre Boisemont et Courdimanche, d'où la vue,

par-dessus la forêt de Saint-Germain, porte jusqu'aux tours de la Défense, une dizaine de chevaux sont réunis dans un enclos, vêtus de couvertures qui leur donnent une allure médiévale ou tauromachique. Et bien que les poules soient désormais moins nombreuses que les chevaux dans l'espace périurbain, et surtout beaucoup moins emblématiques de celui-ci, on en remarque tout de même quelques-unes, caquetantes, inclinant la tête de côté pour vous regarder par en dessous, dans un poulailler situé à l'entrée de Courdimanche, dans l'angle aigu formé par la rue André-Parrain et le chemin du Décret.

OceanofPDF.com

L'eau des ornières a gelé, des primevères jaunes ou mauves fleurissent par endroits, et sur le ciel encore teinté par le lever du jour se profile la silhouette des tours de la Défense, ou celle du mont Valérien. À l'entrée de Chanteloup-les-Vignes, quand on vient de Maurecourt par les chemins, la sente des Beaunes côtoie ce qui doit être le dernier vestige de cette culture à laquelle la ville doit son nom : vestige si précieux qu'en dépit de sa taille très modeste on y a mis pas moins de deux épouvantails, l'un et l'autre anthropomorphes. Et c'est de là aussi que se voit pour la première fois le château d'eau dominant le site de PSA, ou de Stellantis puisque c'est désormais le nom de cette marque d'automobiles. Bien qu'il soit situé sur la rive opposée de la Seine, il semble s'élever de la plaine nappée de brume qui s'étend à l'intérieur d'un méandre entre Chanteloup-les-Vignes et Carrières-sous-Poissy. De même que la plaine de Pierrelaye-Bessancourt, où est établi ce camp rom dans lequel je me suis retrouvé par hasard, celle-ci a reçu pendant plus d'un siècle les boues de la capitale, de telle sorte que la terre y est désormais gorgée de plomb ou d'autres métaux lourds, et en principe impropre à tout usage agricole. Vue de haut, et en cette saison, elle apparaît comme un immense terrain vague parsemé de petits groupes de cabanes et de jardinets retranchés derrière des palissades, tels des hameaux dans lesquels survivraient des rescapés d'une catastrophe climatique. Une fois traversé la partie encore villageoise de Chanteloup, puis longé celle dont le développement a coïncidé avec celui de l'industrie automobile, on atteint la gare, on emprunte la passerelle qui franchit les voies et on se retrouve aussitôt, sans même la largeur d'une rue à traverser, au bord de cet espace d'une platitude et d'une vacuité propices par exemple au déploiement d'une charge de cavalerie, parcouru par des chemins portant sur Google Maps des noms tels que « sentier des tournants petits choux », « sentier des hauts châtelets » ou « chemin des trépassés ». On s'engage sur

le premier qui se présente, en contrebas de la voie ferrée, avec le respect mêlé de crainte qu’inspirent de tels noms, on longe des champs nus mais donnant l’impression d’être entretenus, en dépit des métaux lourds et de l’anathème qui les frappe, on traverse des fourrés plus buissonneux que forestiers, on tombe enfin sur le chemin dit de Pissefontaine à Carrières, celui qui sur la carte semble mener dans la direction souhaitée. Le chemin longe un premier groupe de bicoques et de carrés de choux ceints de vieilles plaques de tôle, sans nulle présence humaine, puis il en traverse un second, plus conséquent, situé à la croisée de plusieurs voies mais également désert. Un champ terreux et zébré en tous sens de traces de deux-roues contribue au climat post-apocalyptique – paisiblement post-apocalyptique – qui s’est établi peu à peu, et ce n’est encore rien à côté de celui qu’induit un peu plus loin la décharge sauvage que le chemin longe avant de s’y dissoudre. Sur l’habituel substrat de matériaux de construction, la couche supérieure de déchets présente une grande variété d’objets domestiques, tels que des chaussures, des vêtements, des poupées désarticulées et d’autres jouets d’enfants, et ce détail, vaguement évocateur des à-côtés de l’épuration ethnique dans un pays en guerre, lui confère un caractère particulièrement sinistre.

Arrivé au point où reprend le chemin qui s’était perdu dans la décharge, si on regarde autour de soi, on embrasse un panorama composé de plateformes logistiques, d’une usine de traitement des déchets produisant des odeurs délétères et des sonorités grinçantes, de friches et de champs cultivés, de quelques bouquets d’arbres plus ou moins fournis, abritant ou non des cabanes, d’un circuit de karting, enfin d’un club de motocross, à l’entrée de Carrières-sous-Poissy, dont le terrain cabossé n’est accessible que le samedi et moyennant la somme de dix euros. Dans la dernière partie du chemin de Pissefontaine, le 26 janvier 2021 en fin de matinée, celui-ci était creusé de profondes ornières, recouvertes d’une couche de glace assez épaisse pour qu’on ne pût la briser qu’à l’aide d’un caillou, et encore fallait-il que ce caillou fût assez gros et lancé avec assez de force : c’est ce à quoi je me suis employé quelque temps avec succès et en y prenant un vif plaisir, spécialement quand l’impact de mon projectile, en même temps qu’il soulevait dans la flaque un nuage de boue, faisait se propager de grosses bulles sous la couche de glace qui les retenait prisonnières. Dans un extrait de son journal daté du 4 février 1936 et publié dans le premier volume de

ses œuvres complètes aux éditions Ivrea, j'ai découvert récemment que George Orwell n'avait pas craint de s'adonner à ce même jeu et de le rapporter en ces termes : « Passé un bon bout de temps à lancer des pierres sur la glace. Un gros caillou aux arêtes vives glissant sur la surface produit un son exactement semblable au sifflement d'un chevalier gambette. » (Comment ne pas aimer, plus que d'autres, un écrivain susceptible aussi bien de risquer sa vie sur le front d'Aragon que de lancer des cailloux sur la glace ou de reconnaître le chant du chevalier gambette ?)

Quant à cette plaine un peu méphitique, j'y suis repassé au printemps, après avoir aperçu, lors d'un arrêt du Transilien en gare de Chanteloup-les-Vignes, d'immenses étendues de coquelicots sur ce qui avait été durant l'hiver des champs nus et d'un aspect nettement rébarbatif. On était alors le 12 juin, à 8 h 30 du matin le temps était ensoleillé mais tendait à se couvrir rapidement. On entendait un coq chanter, puis un autre, les buissons qui fleurissent au printemps n'avaient pas oublié de le faire, non plus que l'œnothère, dite aussi onagre bisannuelle ou herbe aux ânes, parmi beaucoup d'autres plantes également fleuries mais dont j'ignore les noms. Le premier grand champ de coquelicots s'étendait au niveau du premier groupe de cabanes, et dans les environs il poussait aussi du maïs. À la limite de la plaine, en bordure de la D 22, la plus récente des plateformes logistiques était opérationnelle ou tout près de le devenir, et à la hauteur du second groupe de cabanes et de jardinets des automobiles stationnaient, des bruits indistincts de conversations ou de musiques enregistrées s'élevaient de derrière les clôtures. Les choses se gâtaient lorsque l'on atteignait la décharge, dans laquelle on devait errer plus longuement, désormais, en piétinant les ordures et en écartant les ronces, avant de retrouver quelque chose qui ressemblât à un chemin. Pas plus que d'habitude toutes ces cochonneries n'avaient découragé certaines formes, il est vrai modestes, de vie sauvage, les champs, cultivés ou non, étaient couverts de ramiers et de corneilles, les buissons pleins de passereaux – y compris un rossignol chantant à pleine voix dans un fourré tout proche de l'usine de traitement des déchets –, les lapins pullulaient, plus encore qu'à Aulnay-sous-Bois, et comme ils venaient apparemment de se reproduire j'ai vu ce jour-là plus de lapereaux qu'auparavant pendant toute la durée de ma vie.

Le type qui tient la caisse d'une station-service, jadis on l'aurait appelé un pompiste : mais aujourd'hui, dès lors qu'on doit se servir soi-même, comment faut-il l'appeler ? Toujours est-il que le 4 février 2021, les toilettes de la station Total située avenue de la Maladrerie, à Poissy, étaient inaccessibles, par suite d'une panne ou pour cause de distanciation, sans que la bonne volonté du ci-devant pompiste pût être mise en doute. Par bonheur, cette station Total de la Maladrerie est d'autre part assez proche de la limite entre ville et campagne, que matérialise à la sortie de Poissy l'autoroute A 14, peu avant qu'elle converge avec l'autoroute de Normandie. En amont de cette convergence et en contrebas de l'A 14, un sentier aménagé réunit le quartier de la Maladrerie à celui, plus récent, de la Coudraie. Au pied des immeubles neufs de ce dernier, devant lesquels un panneau publicitaire invite à devenir propriétaire d'un de ces logements, le « City Food Truck » propose un choix étendu de nourritures rapides et certifiées halal. À mon intention, le jeune homme qui le tient souligne que cet équipement est disponible « du lundi au lundi », c'est-à-dire tous les jours, et le week-end jusqu'à 1 heure du matin. Réunis autour du food truck, d'autres hommes également jeunes, et jurant à l'occasion sur « le Coran de La Mecque », discutent des opportunités de gains rapides qu'offriraient selon eux les services de livraison à domicile. À ce niveau, l'autoroute A 14 est recouverte, et cette couverture ménage au-dessus de l'autoroute elle-même, puis entre celle-ci et la D 113 qui lui est approximativement parallèle, une sorte de péninsule verte, partiellement jardinée et plus souvent en friche. À l'extrémité ouest de la péninsule s'élève une tour carrée mangée d'un côté par le lierre, couronnée d'un toit plat, frappée d'une inscription – OUE.T LUMIÈRE – amputée d'une lettre, percée sur trois niveaux d'ouvertures béantes et au rez-de-chaussée d'une porte vitrée dépourvue de carreaux, ornée enfin de graffs évoquant des masques

mortuaires et accentuant à dessein le côté sinistre de cette ruine, dont une recherche sur internet m'apprend qu'il s'agit d'un transformateur érigé par une compagnie de production d'électricité disparue après guerre. Après avoir traversé la D 113, ce jeudi 4 février, je me suis engagé sur une route si récente qu'à cette date elle ne figure encore sur aucune carte, pas plus qu'elle n'est ouverte à la circulation, et qui a vocation à desservir le futur centre d'entraînement du Paris-Saint-Germain. Pour faire bonne mesure, et comme tout projet enlaidissant le paysage se doit de comporter un volet de « défense de l'environnement », celui-ci se targue d'aménager en contrebas de l'A 13 « des espaces naturels en faveur de la biodiversité ». En fin de matinée, après avoir contourné Béthemont par le chemin des Briochets, et remarqué en bordure de celui-ci, abandonnées sur un talus, deux bouteilles vides de bordeaux, des objets rarissimes dans ce contexte où prévalent les boîtes de bière ou les flacons plats de vodka Eristoff ou de whisky Label 5, je me suis retrouvé dans Orgeval à l'entrée du chemin du Poult, ou du Poux, car les deux orthographes se rencontrent. Quelle que soit celle que l'on retient, le chemin traverse un bois, dans lequel on entend tambouriner des pics cependant que midi sonne au clocher d'Orgeval. Puis le chemin disparaît dans une fondrière si vaste que pour la contourner on doit piétiner un champ de colza, il longe un grand tumulus de fumier tout suintant de purin, il coupe à angle droit le chemin de la Bidonnière avant d'atteindre la ferme du Poult. Sur Google Maps celle-ci apparaît comme un « lieu de mariage », même s'il s'agit aussi, manifestement, d'un haras, dont l'extension projetée fait d'ailleurs l'objet d'une controverse, des riverains craignant que la monoculture du cheval, à la longue, n'altère le paysage du plateau des Alluets. Lorsque pour la première fois, venant d'Orgeval, j'ai atteint la ferme du Poult, une corde était tendue en travers du chemin afin de faciliter la traversée d'un cavalier : lequel m'accusa au passage d'avoir fait peur à son cheval, mais sur un ton si outrageusement snob qu'il ne pouvait s'agir que d'une parodie. En m'éloignant dans la direction de Poissy sur le chemin de la Bidonnière, je ruminais l'incident minuscule qui venait de se produire, me demandant si le cavalier avait effectivement voulu rire en s'adressant à moi sur ce ton. Mais en dépit de mes préventions – que je serais bien en peine de justifier – contre l'équitation et ses différentes déclinaisons, lorsque le cavalier snob fut rejoint, sur l'aire de sable durci, d'un blanc étincelant, qui s'étendait sur la droite du chemin, par d'autres

cavaliers dont certains étaient des cavalières, et lorsqu'ils s'engagèrent, faisant tournoyer de longs maillets, dans ce que je présimai être un entraînement de polo, je ne pus m'empêcher de m'arrêter au bord du chemin pour les regarder, et de retirer de ce spectacle presque autant de plaisir que du lancer de cailloux sur glace.

Avant de boucler la boucle qui me ramènerait à la gare de Poissy en passant par le quartier du Coudray, où je prévoyais de faire une pause au food truck, puis celui de la Maladrerie, puis cette longue rue depuis les hauteurs de laquelle on découvre successivement le château d'eau de l'usine Stellantis, les toits de la prison dont un mur extérieur s'était écroulé un an auparavant, enfin le clocher de la collégiale Notre-Dame où Saint Louis, nous assure-t-on, aurait été baptisé, avant de boucler cette boucle, alors que sur le chemin de la Bidonnière je me dirigeais vers l'autoroute A 13, signalée de loin par sa rumeur, dans la traversée d'un petit bois, au pied d'un mirador couronné d'une plateforme d'observation, l'un et l'autre hors d'usage, je remarquai une cabane presque invisible du chemin, que ses aménagements désignaient comme une véritable maison, même minuscule, plutôt que comme un abri de fortune. Je m'en approchai, partagé entre l'envie et la crainte de rencontrer la personne qu'elle abritait, laquelle, semblable en cela aux ermites des premiers siècles de l'ère chrétienne, l'espérance religieuse en moins, s'était peut-être retirée là dans l'attente de la fin du monde. Mais il n'y avait personne dans la petite maison, ni Boucle d'Or ni aucun des trois ours, et pas plus lors de mon premier passage que lors d'un second, quelques semaines plus tard, alors que les signes de l'imminence du printemps se multipliaient.

Le dimanche 7 février 2021, « par un froid glacial », comme la presse ne manquera pas de le souligner, quelques dizaines de militants ont établi à Gonesse une nouvelle ZAD, ou « zone à défendre », en plantant leurs tentes sur un terrain vague enclavé entre la D 317, la carcasse évidée d'un hôtel de bas de gamme en cours de démolition, la ferme de la Patte d'Oie et le chemin dit « de la Justice ». De l'autre côté de celui-ci s'étendent sur quelques centaines d'hectares des terres agricoles, au milieu desquelles doit être implantée une gare du Grand Paris Express dont les occupants de la ZAD ne doutent pas qu'elle entraînera l'urbanisation accélérée de tout ce secteur. (À la crainte de voir disparaître des terres agricoles présentées par les adversaires de la gare comme d'une remarquable fertilité, la mairie de Gonesse objecte qu'elles recouvrent d'anciennes décharges et qu'elles sont polluées par les miasmes du trafic aérien.)

Six jours après l'établissement de la ZAD, ayant échoué à la localiser sur une carte d'après les informations données par la presse, et décidé à la trouver malgré cela, j'ai traversé le parc du Sausset où l'eau du lac, au milieu de la matinée, était encore gelée en surface. Arrivé à Aulnay, j'ai constaté sans surprise, en contournant le rond-point de l'Europe, qu'il était trop tard pour les lapins, puis j'ai suivi la D 370 jusqu'au point où elle franchit l'autoroute du Nord, qui est également celui où quelques mois plus tôt j'avais découvert, ou décidé, que commençait la campagne. À l'instant où j'atteignais ce point, un chien enchaîné de l'autre côté de la route se mit à aboyer dans ma direction, comme j'ai noté déjà qu'il le faisait à chacune de mes apparitions, tantôt seul et tantôt avec le renfort d'un ou deux de ses congénères.

À partir de là, j'ai continué à rechercher la ZAD le long de la D 370, sur les bas-côtés de laquelle fleurissaient les premières jonquilles. Mais lorsque celle-ci, après avoir longé l'extrémité nord de la piste principale de

l'aéroport du Bourget, a convergé avec d'autres voies, formant un nœud routier apparemment infranchissable, je suis revenu sur mes pas jusqu'au parking de l'hôtel Ibis Gonesse, en face duquel un chemin agricole menait à travers champs dans la direction de la Patte d'Oie, et donc aussi, présumai-je, dans la direction de la ZAD. Ce chemin, qui quelques mois plus tard devait être le théâtre du seul incident sérieux m'ayant opposé à l'un de mes semblables pendant toute la durée de mon périple, ce chemin conduisait tout d'abord à la petite butte verdoyante que j'avais remarquée dès ma première visite, mais de trop loin, alors, pour découvrir s'il s'agissait d'un simple monticule ou d'un ouvrage plus représentatif du génie humain. Or plus on s'en approchait, plus c'était la seconde hypothèse qui prévalait. À mi-distance, l'aspect de la butte, ceinturée de plaques de tôle et de barbelés, rappelle celui de ces petits fortins que le Corps expéditionnaire français, dans les années 50 du siècle dernier, avait éparpillés sur toute la surface de l'Indochine, et qui devaient succomber l'un après l'autre aux assauts le plus souvent nocturnes du Vietminh. Les CD accrochés aux barbelés, flottant au gré du vent et lançant des éclats, accentuent cet aspect militaire, démenti par le fait qu'à l'intérieur de la clôture, et sur les pentes de la butte, la terre porte les traces d'une intense activité de jardinage. C'est au-delà de cette butte que les choses se compliquent un peu, si l'on veut persévérer dans la direction de la Patte d'Oie, au moins jusqu'au moment où l'on rejoint le pont qui fait franchir la D 170 au chemin dit « de Gonesse à Villepinte ». Celui-ci devait être autrefois une véritable route, comme en témoignent les dimensions du pont, et mener de Gonesse à Villepinte comme son nom le suggère. Mais les bouleversements de la voirie ayant rendu cette route obsolète, dans la direction de Villepinte elle s'évanouit dans les champs peu après le passage du pont, et dans la direction opposée, vers Gonesse, elle se prolonge dans le chemin de la Justice, celui sur lequel donne, comme nous le savons déjà, le poulailler de la ferme de la Patte d'Oie. Tout ce cirque pour en arriver là, quand il aurait suffi d'emprunter à Villepinte le bus 20, celui qui dispose à travers champs d'une voie réservée ! Certes, mais il s'agissait cette fois de retrouver le campement des zadistes, dans l'ignorance du lieu exact où il pouvait se tenir. Or voici qu'en débouchant du chemin de la Justice, en ce samedi 13 février aux premières heures de l'après-midi, je découvre que la palissade entourant le terrain vague qui fait face à l'entrée de la ferme, à l'angle du chemin de la Patte d'Oie, est

couverte de slogans tels que ceux-ci : « À bas l'empire, vive le printemps ! » ou « Des légumes, pas de bitume ! », et d'autres plus radicaux, flétrissant le patriarcat ou laissant présager le triomphe de l'anarchie. À l'intérieur de la palissade, les zadistes s'activent à consolider quelques abris, tandis que des sympathisants, venus de l'extérieur, se pressent pour apporter leur contribution, sous forme de participation aux tâches matérielles ou de dons de sacs de couchage, parmi d'autres objets d'une utilité inégale. Dès cette première visite, alors que je passais devant l'hôtel en voie de démolition, un garde de sécurité inutilement agressif avait jailli d'un véhicule en stationnement pour me notifier l'interdiction de me trouver là. Trois jours plus tard, lors d'une seconde visite, la température s'est radoucie, mais en fin de matinée le vent se lève, et le ciel, de bleu qu'il était, vire au gris. Devant le portail de la ferme, cinq jeunes zadistes, qui pour quatre d'entre eux sont des filles, marchent d'un pas décidé vers l'entrée du camp, dont l'aménagement a fait de sensibles progrès pendant ces quelques jours. De leur côté, les adversaires de la ZAD ne sont pas restés inactifs, et le maire de Gonesse a pris un arrêté, placardé sur un lampadaire proche de l'entrée de la ferme, interdisant la circulation et le stationnement « sur le chemin vicinal n° 2 dans sa portion comprise entre le carrefour de la Patte d'Oie et le chemin de la Justice, ainsi que sur la totalité de la chaussée du chemin de la Justice et des chemins ruraux dits de Savigny, de Tremblay et de Montservon ». Mais le talus dans lequel est planté le lampadaire est criblé de terriers, et une telle proximité avec les lapins nuit un peu à la solennité de ce placard. Cependant lorsque je m'engage sur le chemin de la Justice, un garde de sécurité s'interpose pour m'en barrer l'accès, avant de se raviser devant mon aspect inoffensif. Car ce qui rend ce chemin intéressant, de mon point de vue, comme sans doute l'a pressenti le garde de sécurité en me laissant passer, c'est seulement qu'il ne mène nulle part et ne soit d'aucune utilité, excepté peut-être agricole, puisqu'il s'interrompt au milieu des champs, peu après avoir enjambé la D 170, ménageant dans ce mouvement une vue sans égale sur les confins de la ville et de la campagne dans le nord de Paris. De retour dans les parages du campement, je remarque que dans l'angle sud-ouest de celui-ci, les zadistes ont édifié depuis ma précédente visite une cabane baptisée « Vigie sud », qui permet d'observer ce qui se passe en contrebas sur la D 317. Toutefois ces dispositions n'empêcheront pas que la ZAD soit évacuée par

la police deux semaines et un jour après son installation, et que par la suite tout ce périmètre soit rendu à peu près inaccessible au public, comme je le constaterai pour ma part dès le lendemain de l'évacuation. Ce jour-là, le mercredi 24 février, est également celui où pour la première fois, en 2021, j'aurai entendu une alouette grisoller, tandis que par un temps splendide, anormalement chaud pour la saison, en compagnie d'une personne que dans un autre contexte, deux ans auparavant, j'avais baptisée du nom de Celui des ours, venant d'Aulnay-sous-Bois nous longions le bas-côté de la D 370, à nos risques et périls, jusqu'à l'entrée du chemin qui mène à travers champs dans la direction de la Patte d'Oie. En approchant de cette butte dont j'ai noté plus haut qu'elle évoquait pour moi la guerre d'Indochine, nous avons remarqué que quelqu'un était en train d'y travailler, et Celui des ours, qui bien plus que moi a le sens du contact, a lié conversation avec le jardinier, un homme âgé, coiffé d'un bonnet de laine noir, un peu dur d'oreille, duquel il émanait quelque chose d'extraordinairement sympathique, et que par la suite je prendrai l'habitude de désigner comme « le jardinier kabyle » bien que tout ce que je sache de lui, sous ce rapport, c'est que lui-même, ou sa famille, est originaire d'une région montagneuse d'Afrique du Nord. Quand nous lui signalons que nous venons de Paris, il n'en revient pas, mais peut-être a-t-il compris que nous avons fait tout le chemin à pied ? Lui-même vient de Sevrans, plus ou moins régulièrement selon la saison, il a soixante-treize ans, il dit avoir travaillé pendant la plus grande partie de sa vie dans une épicerie, sans que l'on sache s'il en était ou non le propriétaire. La butte sur laquelle il jardine marquerait l'emplacement d'une ancienne décharge, ou plus vraisemblablement d'un amas de déblais, d'où son relief, et le propriétaire du terrain, un céréalier auquel appartiennent également les champs alentour, lui en aurait concédé gracieusement l'usage : cette circonstance fait apparaître le propriétaire sous un jour favorable, et on verra par la suite que ce détail n'est pas sans importance. De la butte, il dit aussi qu'avant qu'il ne l'entoure de cette clôture d'où lui vient son aspect militaire, et qui s'enfonce sous terre, assure-t-il, jusqu'à près d'un mètre de profondeur, elle était « comme le métro pour les lapins ». Sur le terrain désormais préservé des rongeurs, le jardinier kabyle a planté quelques arbres fruitiers, parmi lesquels c'est l'abricotier qui donne le mieux, mais c'est surtout de ses légumes qu'il retire une grande fierté, et en particulier de son ail, si gros que trois têtes ne

pourraient tenir en même temps dans sa main, et de ses tomates, dont l'une aurait atteint l'an dernier le poids de 1 200 grammes. En le quittant, je lui promets de revenir quand les abricots seront mûrs, mais on verra comment un incident imprévu, révélateur d'un autre versant de la personnalité du propriétaire, si tant est qu'il s'agisse bien du même homme, m'empêchera de tenir cette promesse. Ce même jour, sitôt passé le pont qui enjambe la D 170 et dans le sens opposé ne mène nulle part, nous sommes tombés sur un premier vigile escorté d'un chien-loup répondant au nom de Sarko, puis sur deux autres, également accompagnés, avant même d'avoir atteint la ferme de la Patte d'Oie. Au milieu du champ dont les zadistes préconisaient la transformation en potagers s'allongeaient désormais de hautes levées de terre, témoignant d'une activité décuplée sur le chantier de construction de la gare. Et pour protéger ce dernier, outre les gardes de sécurité déjà mentionnés, il y en avait encore d'autres, et de plus agressifs, à la périphérie du terrain que les zadistes avaient occupé avant d'en être expulsés. Sur celui-ci, des engins de chantier s'employaient à creuser de profondes tranchées séparées par de hauts remblais : un travail que j'avais souvent vu achevé, sur d'autres terrains vagues de la région parisienne auparavant squattés, mais que pour la première fois je voyais en train de s'accomplir.

Le samedi 20 février, trois jours avant l'évacuation de la ZAD, j'ai débarqué à Feucherolles du bus 4 en provenance de la gare de Poissy. Il était un peu plus de 10 heures du matin, le temps était lumineux et la température printanière. Depuis Feucherolles, mon projet était de suivre à distance, à travers champs, le tracé de la route qui mène aux Alluets, dite « route royale », puis de revenir à Poissy en passant de nouveau par cette ferme du Poux près de laquelle, quinze jours auparavant, j'avais assisté à un entraînement de polo. Je dois reconnaître, s'agissant de la route royale, que ce qui chez elle m'avait particulièrement attiré, c'était qu'à quelques kilomètres de distance, entre Feucherolles et Les Alluets, elle traversât deux zones qui apparaissaient floutées sur Google Maps, et correspondaient notoirement, l'une et l'autre, à des stations d'écoutes opérées par la DGSE. Ce fut donc sans surprise qu'en m'engageant, à la sortie de Feucherolles, sur un chemin rural approximativement parallèle à la route royale, je remarquai sur celle-ci une telle surabondance de cyclistes, et ces derniers, le regard fixé droit devant eux, affectant une telle indifférence à leur environnement, qu'il fallait qu'ils soient tous, à des degrés divers, des espions, à la solde de services concurrents ou de puissances étrangères. Depuis le chemin, qui avant de longer la clôture de la première station passait entre des champs dont le moins étendu, planté de choux pourris, était criblé de traces de sanglier imprimées dans la terre meuble, depuis le chemin où je peinais moi-même, tant il était boueux, je me demandais si mes appels téléphoniques, à supposer que j'en passe, seraient interceptés, depuis son souterrain séjour, par un agent de la DGSE que mon approche silencieuse et glissante aurait mis en alerte. Et lorsque je passai le long du grillage bornant le terrain de la station, tandis que sur la route royale, parallèlement à ma propre direction, le flot de cyclistes en tenues de coureurs, le visage impassible et le regard fixé sur l'horizon, continuait à

s'écouler sans interruption, peut-être aurais-je souhaité que l'on vînt me demander ce que je faisais là mais ce ne fut pas le cas. Peu après je rejoignis un chemin, perpendiculaire au précédent, qui à travers des champs couverts à perte de vue de jeunes pousses vertes rejoignait la ferme du Poux, dont l'aire de sable blanc, brillant au soleil, n'accueillait ce jour-là aucun entraînement de polo. À partir de la ferme du Poux, j'empruntai pour rejoindre Poissy le même itinéraire que deux semaines auparavant, qui après avoir longé un terrain de golf invisible du chemin, traversé un bois abritant la chaumière momentanément inhabitée d'un ermite, enjambé deux autoroutes et essuyé les plâtres du futur centre d'entraînement du PSG, débouchait à la Coudraie au pied des immeubles neufs, là où stationnait le food truck avec son choix étendu de nourritures rapides. C'est entre la ferme du Poux et le terrain de golf, ou peut-être en longeant le vieux mur qui séparait celui-ci du chemin, que j'ai observé ce qui était pour moi le premier papillon de la saison, une petite tortue, ou vanesse de l'ortie, remarquable par sa couleur orange, dont je me demandais ce qu'il allait devenir, ballotté par un vent froid qui s'était levé vers la fin de la matinée, dans un paysage encore très pauvre en fleurs et ne présentant que peu d'abris. Dans la traversée du bois j'observai un autre papillon, un citron, qui de son côté ne craignait rien, puisque son espèce est équipée pour survivre à l'hiver. Mais l'observation entomologique la plus notable ne me fut accordée qu'un peu plus tard, lorsque après une pause au food truck, sur le segment de la « voie verte » qui relie le quartier de la Coudraie à celui de la Maladrerie, une autre vanesse, de l'espèce dite vulcain, vint se poser sur le quatrième bouton de ma chemise en partant du col et s'y maintint pendant plus d'une minute, ailes déployées, alors même qu'après m'être arrêté un instant pour mieux l'observer (en me dévissant le cou) je m'étais remis en marche.

Cinq jours plus tard, je pris de nouveau le 4 à la gare de Poissy et de nouveau je le quittai à Feucherolles, d'où je poursuivis, à pied, dans la direction de Villepreux. Sitôt hors de Feucherolles je vis dans un champ deux coqs faisans qui s'affrontaient, avec des sauts sur place et des battements d'ailes, puis plus rien jusqu'à ma brève rencontre, au bord d'un étang empoissonné par La Gaule de Chavenay, avec un membre de ce club qui me prit pour un garde-pêche. À Chavenay, j'achetai de quoi me nourrir dans une boutique à l'extérieur de laquelle une affichette, émanant du

ministère de l'Agriculture, appelait au « renforcement des mesures de biosécurité pour lutter contre l'influenza aviaire dans les basse-cours ». Dans un climat empoisonné par l'autre épidémie, cette mise en garde contre une maladie des poules avait quelque chose de rafraîchissant. À la sortie de Chavenay, passé le centre équestre, un chemin prend sur le côté droit de la route qu'il rejoindra quelques centaines de mètres plus loin, mais sur cette courte distance il ménage – ou du moins a-t-il ménagé pour moi le jour où je l'ai emprunté – des impressions très fortes et très variées. Tout d'abord, il s'élève, au milieu de prairies que paissent des chevaux (si peu que j'aime l'équitation, je ne peux voir de chevaux dans un pré, derrière une barrière, sans penser à la scène finale de *Quand la ville dort*, celle qui voit Sterling Hayden tomber mort dans un décor de ce genre), jusqu'à ce qui doit être le rebord d'un plateau, d'où l'on embrasse une vue dont en la découvrant, ce jeudi 25 février, je me fis la réflexion qu'elle ne comportait presque aucun élément témoignant de l'époque dans laquelle nous vivons. À ce détail près qu'au moment où je me faisais cette réflexion, perdu dans la contemplation des prés, des bois et des toits épars de tuiles rouges, un petit avion d'aéroclub – de ceux pour lesquels j'ai un faible – passa à quelques mètres au-dessus de ma tête, d'où il ressortait qu'il était sur le point de se poser mais sans que l'on pût voir où il allait le faire, aussi longtemps que l'on n'avait pas soi-même pris pied sur le plateau. Et juste avant que je franchisse ce pas, encore étourdi par le surgissement de l'avion, je vis se profiler au-dessus de moi la silhouette de ce que dans ma confusion je pris tout d'abord pour un très petit chevreuil, et qui s'avéra être un lièvre gigantesque, au moins vu sous cet angle, en contre-plongée et se détachant sur un ciel clair. Après cela les choses reprurent peu à peu leur cours normal, je passai un long moment à regarder les avions de l'aéro-club Gaston-Caudron se poser sur ou décoller de l'aérodrome minuscule et verdoyant de Chavenay-Villepreux.

Au-delà du hangar de l'aéro-club, un chemin prend sur la gauche, à travers champs, que l'on peut envisager comme l'hypoténuse d'un triangle rectangle qu'il formerait avec la rue des Clayes et la D 98. Or sur ce chemin, et je m'en excuse par avance, va survenir un nouveau prodige, certes de proportions moindres que le précédent, celui du lièvre de la taille d'un chevreuil, mais qui contrairement à celui-ci ne doit rien à la confusion ou à l'exaltation de l'observateur. En effet, au fur et à mesure qu'entre un

champ couvert d'étéules et un autre planté de colza pourrissant, je me dirige vers les bâtiments récents, et sans grâce, qui le long de la D 98 marquent la limite atteinte de ce côté par la ville, donc dans un environnement, une fois de plus, apparemment peu propice à la vie sauvage, je fais lever d'abord un couple de perdrix, puis un lièvre d'une taille sensiblement moindre que le précédent (ou peut-être s'agit-il du même, mais envisagé plus sereinement), je vois ensuite deux hérons cendrés posés dans le champ aux étéules, et au-dessus de celui-ci, chassant, un faucon crécerelle, enfin j'entends grisoller une alouette dont le chant a tout de même beaucoup de mal à s'imposer face à la rumeur de la circulation, croissante au fur et à mesure que l'on se rapproche de la route et des immeubles neufs qui la bordent.

OceanofPDF.com

Si Louis XIV, au lieu d'être roi, n'avait été que président de la République, sans doute aurait-il aimé faire son jogging le long de cette allée, imaginée par Le Nôtre, qui court en droite ligne depuis les confins de Villepreux jusqu'au parc du château de Versailles. Et peut-être sa belle-sœur, la princesse Palatine, l'aurait-elle suivi de temps à autre, comme dans la réalité il lui arrivait de l'accompagner à la chasse. (Dans une lettre, à propos de l'une de ces parties de chasse, elle prend la peine de rapporter qu'elle a vu une pie, ce qui pourrait témoigner de la rareté, sous le règne de Louis XIV, de cet oiseau devenu envahissant depuis lors.) Le jour où j'ai emprunté cet axe monumental, les aménagements dont il avait récemment fait l'objet semblaient s'être interrompus avant même le passage sous l'autoroute A 12, et au-delà de celle-ci, sur une courte distance, les pavés de son revêtement d'origine, ou du moins d'un revêtement très ancien, saillaient dans la terre nue comme les vertèbres fossiles d'un grand herbivore du crétacé. Après cela il me fallut contourner l'aérodrome de Saint-Cyr-l'École, traverser la ville qui lui est associée, et encore tout un pan de la forêt de Versailles – dans laquelle, plus chanceux que la princesse Palatine, je vis un écureuil grimper le long d'un arbre sans que s'interrompe le chant d'une grive musicienne perchée au sommet de celui-ci – avant d'atteindre la D 91, de la franchir, et de me retrouver à Guyancourt dans la rue Louis-Blériot, laquelle marque à ce niveau, avec une netteté parfaite, la limite entre ville et campagne : quartier pavillonnaire d'un côté, et de l'autre un champ à l'horizon duquel se dessine la silhouette du Centre de recherche automobile de Guyancourt, tandis que plus loin encore se devine, à d'incessants mouvements d'hélicoptères ou d'avions de tourisme, l'aérodrome de Toussus-le-Noble. Entre le point où l'on rejoint la rue Louis-Blériot, au sortir de la forêt de Versailles, et la gare de Jouy-en-Josas, que l'on atteint quelques kilomètres plus loin, on a d'ailleurs le loisir

d'observer un échantillon de presque tout ce qui caractérise cette limite, dans une zone relativement privilégiée : outre l'habituelle confrontation entre l'agriculture et le pavillonnaire, par laquelle on a commencé, ce sont successivement des équipements sportifs, la zone d'activités de Buc puis celle de la porte des Loges, un terrain de golf, deux haras, celui des Loges et celui des Côtes, enfin les serres et les plates-bandes d'un pépiniériste. Dans cette énumération j'ai omis l'élément original – original mais non exceptionnel – que constitue le fort du Haut-Buc, un de ces ouvrages défensifs échelonnés autour de Paris, après la défaite de 1870, d'après les plans du général Séré de Rivières. Lorsque, ayant quitté depuis un moment la rue Louis-Blériot et venant à travers champs, je me suis heurté à la clôture interdisant l'accès du terrain boisé qui l'entoure et le dérobe à la vue – outre qu'il s'agit principalement d'un ouvrage en creux –, j'ignorais l'existence de ce fort du Haut-Buc, et devant le panneau « Défense d'entrer, danger », rongé par le lichen au point d'être devenu presque illisible, j'ai hésité un moment, le grillage présentant un certain nombre de trous à taille humaine qui manifestement avaient beaucoup servi, mais finalement j'ai renoncé, par prudence, il faut en convenir, et ce n'est que plus tard, de retour chez moi, que j'ai découvert l'existence du fort et le crédit dont il paraissait jouir auprès des amateurs d'urbex, pour ne rien dire des simples d'esprit adeptes de différents jeux de guerre et d'autres fantaisies satanistes. Enfin il semble que le fort serve aussi, de temps à autre, à des entraînements de la police ou de la gendarmerie, ce qui constitue une raison supplémentaire de ne pas s'y introduire à l'improviste.

Trois jours plus tard, le vendredi 5 mars, vers 9 heures et demie du matin, il fait froid et venteux lorsque je m'éloigne de la gare de Vauboyen dans la direction de Saclay. Entourée de champs et de bois, cette gare de Vauboyen donne l'illusion de se trouver en pleine campagne : illusion qui se dissipe, partiellement, sitôt qu'en haut d'une côte aux bas-côtés fleuris de primevères on atteint, pour le contourner, le quartier pavillonnaire du Val d'Albian. De ce quartier procède une piste cyclable qui bientôt vient buter sur une enceinte militaire, encore une, incluant un vieux fort qui dans le temps devait croiser ses feux avec celui du Buc, et des bâtiments plus récents abritant pour le compte de la Direction générale de l'armement un Centre d'essais de propulseurs. En longeant le mur de cet établissement, on atteint un rond-point d'où se découvre un paysage composite, fait de

champs, de bois et de pylônes électriques, au-dessus desquels se forme et s'éparpille, tour à tour, un petit nuage d'étourneaux. En dépit d'un vent fort, ou à cause de celui-ci, il émane de ce paysage une odeur de chimie, probablement d'origine agricole. Sur la carte au 1/25 000^e de la région, le trajet décrit à travers les étangs de Saclay par la D 446 est tentant, mais le chemin qui contourne par l'ouest l'étang Vieux ne l'est pas moins, d'autant qu'il semble, à mi-parcours, ménager un accès à la réserve ornithologique établie sur ce plan d'eau. D'ailleurs à peine me suis-je engagé sur le chemin que j'aperçois au loin, dans un pré, trois grandes aigrettes, un oiseau qui, même de passage, ne court pas les rues dans la région parisienne. Puis à travers un champ labouré, sur une terre lourde qui colle aux semelles et ralentit ma course, je poursuis un troupeau de bernaches du Canada répugnant extrêmement à s'envoler : naturellement, je sais que ça ne se fait pas, surtout à mon âge, d'effaroucher délibérément des animaux qui ne vous ont causé aucun tort, mais les bernaches du Canada, outre qu'il s'agit d'une espèce aux trois quarts domestique, m'énervent par leur indolence, et par le fait que seules, parmi les oiseaux, elles produisent des déjections qui ressemblent à des crottes de chien. Quand j'atteins ce qui doit être l'entrée de la réserve, je m'étonne à demi d'y trouver un panneau « Terrain militaire, défense d'entrer ». Avisant un homme que son âge et son allure générale désignent comme un ornithologue plutôt que comme un guerrier, je lui demande confirmation de ce qu'indique le panneau : il s'agit bien, m'assure-t-il, d'un terrain militaire – sans doute à cause de la proximité du Centre d'essais – mais « c'est pour le plus grand bien de l'étang », insiste l'ornithologue. Et comme il ressort de ce qui précède que je ne pourrai accéder à la berge, je m'enquiers auprès de lui de ce que l'on peut observer ces jours-ci sur le territoire de la réserve : « Des canards en migration. » Je m'étonne, en mon for intérieur, qu'il ne me dise rien des grandes aigrettes, dont il n'a pu manquer de remarquer la présence, et je me demande si c'est qu'il me prend pour une bille : mais cette impression sera nuancée par la remarque qu'il fera par la suite, comme quoi sur un panneau d'information touristique disposé en bordure de la D 446, on a représenté parmi les espèces fréquentant les étangs une harelde de Miquelon, dont aucun spécimen, m'assure-t-il, n'y a été vu de mémoire d'homme. Or ce n'est pas auprès du premier venu que l'on mentionne le nom d'une espèce aussi peu familière au grand public.

OceanofPDF.com

Dans le vieux Saclay, devant l'église, j'ai acheté trois sachets de deux barres de Twix qui me maintiendront en vie, tant bien que mal, tout au long du chemin qui sur plusieurs kilomètres, à travers champs, suit le cours de la Rigole domaniale. Au-delà, dans la descente vers la gare de Massy que décrit, parallèlement à l'autoroute A 126, une voie à l'usage des bus et des cyclistes, j'ai observé un phénomène qui défie tout ce que nous croyions savoir de l'homme et du chien, et des liens qui les unissent. À mi-hauteur du talus qui borde la voie, deux profondes excavations, dont l'une au moins suggère une entrée de tunnel presque à l'échelle humaine, s'enfoncent dans la pente, le jaune gréseux de la terre ainsi remuée tranchant sur le vert de l'herbe. D'une manière ou d'une autre, plutôt que le travail méthodique d'un terrassier, ces deux excavations évoquent celui, plus brouillon, d'un animal fouisseur. Mais quelle sorte d'animal, sur le bas-côté d'une autoroute, a pu creuser des trous d'une telle ampleur, et pour quoi faire ? Un oryctérope, sans doute, en serait capable, mais cette espèce ne se rencontre pas dans l'Essonne. Alors que je m'interroge, planté devant les deux trous, une cycliste, apparemment originaire d'Asie centrale, s'arrête à ma hauteur et entreprend spontanément de me communiquer sa version des faits, avec beaucoup de conviction mais dans un français hésitant et parsemé d'anglicismes : d'après elle, « des chiens de Germany » – sans doute des bergers allemands –, appartenant à un policier, ou dressés par celui-ci, son récit n'est pas clair sur ce point, seraient à l'origine de ces trous. Mais quand bien même cette information serait exacte, elle ne nous dit pas si les chiens ont agi de leur propre initiative ou à l'instigation de leur maître, ni, surtout, à quelle fin.

Une semaine après m'être penché sur cette énigme sans parvenir à l'élucider, le vendredi 12 mars, vers 9 heures du matin, venant de la gare de Massy j'ai rejoint la D 120 pour la suivre dans la direction de Chilly-

Mazarin. Après quoi je projetais d'atteindre la rive gauche de la Seine, si possible au point où le fleuve reçoit les eaux de l'Orge. Il soufflait de nouveau un vent froid, et sur le lac du parc Georges-Brassens, les foulques faisaient écumer la surface en pourchassant des poules d'eau. Si on pénètre dans le taillis qui de ce côté marque la limite du parc, en ce mois de mars 2021, on tombe sur un champ de colza, et plus haut sur un champ nu, retourné, au fond duquel on distingue les cabanes d'un ensemble de jardins ouvriers – symptomatiquement, ces derniers, ici comme un peu partout, sont devenus des « jardins familiaux » – dont l'accès est « réservé aux adhérents de l'association Les Potagers de l'Île ». Au bord de la route, à l'abri d'un épais rideau d'arbres et derrière une grille cadénassée qui en interdit l'accès, un terrain triangulaire, en dépit de l'habituel traitement anti-squatteurs dont il semble avoir fait l'objet, abrite au moins deux logements précaires actuellement occupés, comme en témoigne la présence de linge claquant au vent sur un fil, et celle d'une demi-douzaine de poules noires en train de picorer. En se rapprochant de l'A 10, qu'elle doit enjamber, la D 120 décrit un mouvement ascendant qui ménage dans toutes les directions des vues spectaculaires : du côté de Massy sur un champ immense, strié de lignes parallèles de jeunes pousses, piqueté de mouettes et de corneilles, qui vient buter sur les bâtiments de la zone industrielle de la Bonde ; du côté de Chilly-Mazarin sur une plateforme logistique de la Fnac, et en face de celle-ci sur un champ que traverse obliquement une piste, empruntée par des camions en provenance ou à destination d'une carrière de sable, et que limite au sud une haie d'arbres encore nus et de prunelliers en fleur. Au milieu du champ se dresse une haute touffe de verdure dont on se demande ce qui lui a valu d'être épargnée. La première fois que je suis venu par ici, il y a des années, une cabine téléphonique en état de marche (bien que ses vitres, tout de même, aient été vandalisées) était posée en bordure de ce champ, alors planté de maïs arrivé à maturité – on était au milieu de l'été –, dans l'un des angles formés par le croisement de la N 20 et de la D 120. À un moment donné, alors que je considérais la cabine depuis le bord opposé de la chaussée, le téléphone avait sonné à l'intérieur, mais le temps que je traverse il était trop tard pour prendre la communication, si bien que j'ignorerai toujours qui appelait, et qui était supposé répondre à cet appel. Quant à ce qui m'avait amené là, tout d'abord, c'était d'avoir observé, en passant sur la N 20, le triptyque formé

par un hôtel d'entrée de gamme, le Parthénon, dont la longue façade rose, scandée de pilastres, s'efforçait sans succès d'évoquer le monument éponyme, puis une boîte de nuit, l'Acropol, qu'avait fréquentée la bande dite du « gang des barbares », responsable en 2006 de l'enlèvement, de la séquestration et de l'assassinat d'Ilan Halimi, enfin un restaurant réputé pour son karaoké, le Kanibalus, sans lien avec les deux établissements précédents, sinon de proximité, et auquel n'était attaché aucun souvenir dramatique, mais au contraire, pour ma part, des souvenirs d'ébriété à la fois heureux et burlesques. En mars 2021, l'emplacement de la cabine, en face de l'American Car Wash, à égale distance d'un McDo et d'un Buffalo Grill, est occupé par des panneaux publicitaires identiques, au nombre de neuf, dont tous font état de la disponibilité, « sur la zone », de locaux à vendre ou à louer.

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

En contrebas du rond-point par lequel la D 120 se raccorde à la D 118, coincé entre la seconde et l'autoroute A 6, dite « du Soleil », un camp rom est établi, à la mi-mars, dont la position semble particulièrement intenable, et que trois mois plus tard, en milieu de journée, je retrouverai évacué depuis peu, ses cabanes en vrac, son unique accès barré par deux rochers, et une tractopelle de marque Hitachi stationnant à proximité, immobile et silencieuse, la cabine vide, le conducteur s'étant probablement absenté pour déjeuner. La D 118 est la route qu'il faut emprunter, depuis le rond-point, pour rejoindre la rue des Mares-Juliennes, qui sous ce nom, évocateur d'un épisode malheureusement non avvenu de l'histoire romaine, puis sous celui de rue du Berger, longe les pistes de l'aéroport d'Orly, desservant un certain nombre de plateformes logistiques de construction récente. Sans doute la proximité de l'aéroport, et les nuisances sonores qu'elle entraîne quand l'activité aérienne n'est pas suspendue pour des raisons sanitaires, sans doute cette proximité est-elle la seule raison pour laquelle quelques lambeaux de campagne, enclavés dans un tissu urbain appelé à les absorber tôt ou tard, ont survécu de part et d'autre des pistes. Et bien qu'il s'agisse par conséquent d'une campagne relictuelle et morcelée, le fait est que le long de la D 118, et auparavant du chemin d'Antony à Savigny, une activité agricole se maintient, grignotée peu à peu par des entreprises de recyclage des déchets ou par le gigantesque chantier du « site de maintenance et de remisage » de la ligne 14-Sud du Grand Paris Express. En amont et en aval de celui-ci (si l'on envisage la D 118 comme un fleuve s'écoulant d'ouest en est), à côté des habituels champs de céréales, orge ou blé, s'étend une roselière, une formation végétale que l'on associe généralement à un certain degré de sauvagerie (et qui, plus encore que le maïs, donne toujours l'impression qu'entre ses tiges serrées une faune étrange vous observe). Aurait-on, par égard pour la biodiversité, ménagé une « zone humide » au

ras des pistes de l'aéroport ? En fait, il semble qu'il s'agisse d'une variété de roseau utilisée notamment pour la production d'agro carburant ou de litière pour chats. Et bien que je n'aie pas recherché cette coïncidence, il se trouve qu'au moment d'entrer dans Paray-Vieille-Poste, et donc de franchir encore une fois la limite entre la campagne et la ville, celle-ci est matérialisée par une étroite bande de terrain aménagée en « espace canin », « pour le bien-être de nos chiens ». S'il ne faut pas s'étonner, après cela, de se retrouver dans un habitat essentiellement pavillonnaire, ce n'est tout de même pas sans une certaine impatience qu'entre l'avenue Aristide-Briand, à Paray-Vieille-Poste, et l'avenue Camelinat à Athis-Mons, on marche en droite ligne, sur plusieurs kilomètres, entre deux rangs de maisons individuelles pour la plupart assez anciennes, et très ressemblantes les unes aux autres. Au terme de cette croisière pavillonnaire j'ai fini par atteindre l'Orge, conformément au plan, peu avant qu'elle ne conflue avec la Seine sous la voûte humide et moussue d'un pont de chemin de fer, en face de ce château de Port-Courcel qui sur la rive opposée marque la limite d'une zone agricole parmi les plus enclavées de la région parisienne, et dont la survie ne tient apparemment qu'à l'impossibilité, du fait de son caractère inondable, d'y construire quoi que ce soit.

Des zones agricoles enclavées, on en trouve également quelques-unes au nord de l'aéroport d'Orly, comme on peut le constater en empruntant à Fresnes, en contrebas de l'autoroute A 6, le chemin des Otages, puis à Rungis la voie des Laitières et ainsi de suite jusqu'à Wissous, qui en compte la plus grande part et aussi la plus proche des pistes. Le jour où j'ai visité ce secteur, le vendredi 19 mars, on était à la veille de l'entrée en vigueur d'un nouveau confinement, et l'activité aérienne était si réduite qu'au bout d'une heure je n'avais toujours enregistré aucun mouvement d'avion, ce qui conférait aux bâtiments et aux pistes de l'aéroport d'Orly l'étrangeté d'une ville morte, ou d'un site sacré miraculeusement épargné par le tourisme. D'autre part le ciel était couvert, le vent glacial, et bien que l'on fût aussi à la veille du printemps, on remarquait encore peu d'arbres en fleurs, parmi les mornes alignements de ces pépinières, le long du chemin des Otages, qui se présentent comme le Centre de production horticole de la ville de Paris. (Comiquement, sur le site de cet établissement traîne encore une invitation à assister le 13 septembre 2020, dans le cadre de la Fête des jardins, à une « démonstration d'arrachage d'arbres ».) Au lieu-dit

Montjean, le parc municipal de Wissous se prolonge jusqu'à l'autoroute, et dans sa partie la plus proche de celle-ci il englobe une ruine, faite de trois pans de mur effondrés et dépourvue de toit : malgré cela, en dépit de son caractère impraticable, même pour des squatteurs peu exigeants, et de l'extrême exigüité des surfaces badigeonnables qu'elle offre, il s'est trouvé un ou plusieurs graffeurs assez acharnés pour la couvrir de tags, circonstance qui me plongea momentanément dans une fureur sans commune mesure avec ce qui l'avait suscitée. Encore heureux qu'après cet éclat, j'aie pu emprunter pour sortir du parc un chemin dont les bords étaient couverts de mousse, celle-ci tapissée de violettes et de primevères tant jaunes que mauves.

On avait perdu de vue, entre-temps, les pistes de l'aéroport, mais on les retrouve, toutes proches, à l'extrémité du boulevard de l'Europe, là où il conflue avec la D 167 au pied des deux plateformes logistiques de La Poste et de Fedex. À ce niveau, je me suis tout d'abord efforcé de remettre dans la bonne voie un camion, sa benne remplie de gravats, qui s'était égaré en recherchant une décharge introuvable sur les cartes, puis je me suis engagé sur la route départementale dans la direction de Rungis. Dans ce paysage dégagé, désormais, le vent soufflait très fort, et il avait à demi arraché de son panneau une affiche qui claquait au-dessus de la route comme une oriflamme. En bordure du champ qui s'étendait sur la gauche, à l'opposé des pistes d'Orly pétrifiées par la pandémie, gisait un grand tas de pommes de terre sans doute impropres à la consommation, et au même endroit s'embranchait un chemin, bordé d'une haie, qui adoptait bientôt une trajectoire parallèle aux voies du RER, et atteignait la gare de Rungis-La Fraternelle après avoir laissé de côté ce qui ressemblait à un petit bidonville, mais dont il était difficile, à distance, de déterminer s'il s'agissait plutôt d'un camp rom ou d'un ensemble dégradé de jardins ouvriers.

Si la voie des Prés, d'où l'on enchaîne sur la voie des Poulettes, ne marquait pas localement la limite entre ville et campagne, ce serait à désespérer de l'odonymie. Bientôt la voie des Poulettes se prolonge dans l'avenue Victor-Basch, et ce changement de nom intervient au moment même où elle devient le plus rustique, bordée à main droite d'un champ nu que picorent à perte de vue pigeons et corneilles, et à main gauche d'un autre champ que reverdissent imperceptiblement des pousses encore minuscules. Dans le fond du champ nu, la limite atteinte par le quartier de Longjumeau-Sud – avec son lycée, son gymnase, sa ferme pédagogique et son dosage équilibré d'habitat social ou pavillonnaire – est soulignée par une haie discontinue de prunelliers en fleur. Et à propos de fleurs, le champ de colza que j'ai dû traverser un peu plus tard, passé le bois de Balizy et la zone d'activités de Ballainvilliers, avant d'atteindre les jardins familiaux de la Ligue française du Coin de terre, ce champ de colza commençait à en présenter quelques-unes, d'un jaune vif, bienvenues dans ce paysage encore pauvre en couleurs. Quant aux jardins familiaux, une affichette, collée sur le portail par où l'on y accède, s'émeut de ce que la serrure de celui-ci, « récemment changée, a été de nouveau vandalisée », un acte que l'auteur du texte qualifie d'« inadmissible » et de « déplorable ».

L'entrée dans Villiers-sur-Orge se fait par une rue que bordent successivement un Ehpad puis une HLM condamnée, présentant sur trois niveaux des logements murés et tagués. Après quoi les rues qui l'une et l'autre mènent à l'Orge longent sur deux côtés le haut mur, d'allure carcérale, de ce qui fut à la fin du XIX^e siècle un établissement psychiatrique assez vaste, et assez éloigné de la capitale, pour qu'une gare de la compagnie des chemins de fer d'Orléans soit construite spécialement pour sa desserte, et pour qu'elle porte le nom de celui-ci, Perray-Vaucluse, de préférence à celui de la localité qui l'avait accueilli. Si à l'époque cet

hôpital de Perray-Vaucluse était situé en rase campagne, ce qui devait inciter les fous à se tenir tranquilles, ce n'est plus le cas aujourd'hui, même si la vallée de l'Orge présente encore un certain caractère de ruralité, mais d'une ruralité autant touristique et résidentielle qu'agricole. Enfin c'est tout de même par une route au milieu des champs qu'après avoir fait le tour du bassin de Carouge on entre dans Brétigny, sur le seuil de laquelle se tient un cantonnier repérable de loin à son gilet orange, armé d'une sorte de pince à sucre à long manche destinée à la collecte des menus déchets.

Durant la seconde moitié du xx^e siècle et dans les premières années du siècle suivant, la ville de Brétigny était surtout connue pour la base aérienne qu'elle abritait, dotée au lendemain de la Seconde Guerre mondiale de la piste réputée la plus longue d'Europe, et dédiée notamment aux essais en vol de nouveaux modèles d'avions. (Dans mon souvenir, même si déjà, avec l'Ouragan puis le Mystère IV, se profilait l'hégémonie de Marcel Dassault, les années 1950 étaient encore propices aux inventeurs capables de bricoler dans leur jardin de banlieue – façon de parler, bien sûr – des prototypes d'avions à réaction sans avenir, affublés de noms tels que Griffon, Grogard ou Durandal, tous faisant l'objet dans des revues spécialisées d'articles illustrés que je collectionnais.) La base aérienne, que les avions avaient désertée depuis longtemps déjà, a fermé en 2011, les militaires s'en réservant toutefois une partie qui accueille désormais un Institut de recherches biomédicales des armées : un établissement dont les travaux doivent présenter un assez haut degré de confidentialité, à en juger par les précautions dont il s'entoure, à commencer par son floutage sur les vues aériennes de Google Maps. Le reste du terrain a été partagé entre différentes activités, dont la plus visible est une plateforme logistique d'Amazon, la plus grande de cette entreprise sur le territoire français, et la plus discrète une ferme, la « ferme de l'envol », qui sur un peu plus de soixante-dix hectares élève des moutons, bientôt des vaches, et fait pousser, en bio comme il se doit, différentes sortes de légumes. Pour quelque raison le terrain occupé par cette ferme, qui jouxte celui de la plateforme amazonienne, n'est pas accessible au public, dans l'état actuel des choses, et il faut pour s'y introduire franchir un portail métallique qui ne s'ouvre, mais alors comme par enchantement, qu'après que l'on a composé une longue suite de chiffres sur son téléphone intelligent (pour peu, évidemment, que ce code vous ait été communiqué au préalable). Le jour

où je m’y suis rendu, au tout début du mois de septembre 2021, l’endroit était absolument désert, ce qui décuplait l’impression de toute-puissance – l’impression de disposer de superpouvoirs – que me procurait le fait de commander à distance, par des gestes aussi infimes que l’effleurement de quelques touches virtuelles sur l’écran de mon téléphone, l’ouverture du portail, celui-ci glissant alors lentement, majestueusement, presque sans bruit, sur son rail, avant de se refermer presque aussitôt derrière moi, me faisant craindre de ne pouvoir reproduire à rebours le prodige de son ouverture, et de me retrouver durablement coincé sur le territoire de la ferme. Et ce sentiment de toute-puissance, ou de transgression, devait persister pendant toute ma visite, aussi bien lorsque sans rencontrer quiconque, mais ayant aperçu au passage quelques moutons, je marchais le long de cette piste qui du temps de mon enfance avait vu établir plusieurs records aériens de vitesse, records célébrés à l’époque comme autant de victoires de la nation tout entière, que par la suite, lorsque après avoir contourné le petit bois désigné une fois de plus comme un « terrain militaire », d’« accès interdit » – d’où sans doute le portail métallique, le code à quatorze chiffres et tout le tintouin –, je tombai à l’improviste sur les antennes monumentales émanant de quelque installation souterraine, à proximité desquelles gisaient abandonnés, leurs toits crevés, leurs fenêtres brisées, leurs murs souillés de graffs (dont le plus terrifiant représentait une tête de mort rose souriant de toutes ses dents et d’une hauteur d’au moins trois mètres), les immeubles de brique rouge, déjà peu avenants sans cela, qui avaient dû abriter autrefois le personnel de cette installation. Sur le chemin du retour vers le portail enchanté, voyant le temps passer et désespérant d’accomplir avant de quitter le terrain un acte à la mesure de mon sentiment de toute-puissance, ou de mon désir de transgression, en longeant un champ dans lequel poussaient, ou plutôt rampaient, des courges potimarrons d’une belle couleur orange, j’en avisai une, la plus petite, et la seule qui se fût un peu écartée de l’alignement, dont je rompis la tige avant de la faire disparaître dans mon sac.

Le 24 mars 2021, lorsque après avoir suivi sur plusieurs kilomètres le cours de l'Orge j'entrai dans Brétigny, on ne m'avait pas encore communiqué la miraculeuse série de chiffres qui six mois plus tard me permettrait de pénétrer sur le territoire de la base aérienne : et c'est pourquoi, laissant celle-ci de côté, je traversai la ville, en toute hâte, selon l'axe formé par la D 117. Avant d'atteindre la campagne, cependant, je m'arrêtai une première fois, à la limite de Brétigny et de la commune voisine du Plessis-Pâté, dans un environnement pavillonnaire, pour considérer l'étrange spectacle qu'offrait la petite salle d'un hôtel-restaurant, le Santa-Cruz, fermé comme tout le monde pour cause de confinement, à l'intérieur de laquelle, derrière la vitrine et dans la pénombre, apparaissait un homme assis à un bureau, celui-ci encombré de dossiers dans l'étude desquels l'homme semblait plongé. Or même si ce spectacle, tout bien considéré, n'avait rien de si extraordinaire, il m'avait frappé tout d'abord par son caractère théâtral, ou cinématographique, et comme je m'étais arrêté sans doute un peu trop longuement devant sa vitrine, l'homme assis finit par se lever, sortit sur le pas de sa porte, s'inquiéta poliment des raisons de ma curiosité et m'assura qu'il était le patron de l'hôtel Santa-Cruz, dont il ne perdait pas espoir qu'il pût rouvrir un jour, et que dans l'intervalle il profitait du confinement pour mettre de l'ordre dans ses papiers. Puis je m'arrêtai de nouveau, non loin de là, pour visiter le magasin de la ferme de la Pouletterie, à l'angle de la route de Leudeville, où l'on pouvait acheter « volailles, œufs, fruits et légumes produits sur place », et également d'autres articles provenant d'un réseau de fermes de même obéissance. Dans le cours de mon entreprise j'avais déjà rencontré des fermes – et même, comme à Arnouville, des fermes assurant elles-mêmes la vente de certains de leurs produits –, mais le magasin de celle-ci, avec ses moineaux piaillant dans la charpente, m'avait paru particulièrement

accueillant, même si je n'avais pas l'intention d'acheter quoi que ce soit afin de ne pas m'encombrer sur le long trajet que je prévoyais de parcourir. La dame que j'hésite à désigner comme « la fermière », tant ce mot me fait aussitôt penser à *Porculus* ou à d'autres classiques de la littérature enfantine, la dame que je désignerais plus volontiers comme une agricultrice m'indiqua que les champs exploités par la ferme étaient situés en bordure du chemin menant vers la zone commerciale de la Croix Blanche, « après les puits de pétrole », précisa un jeune homme qui l'aidait à trier des cageots.

Auparavant, là où la D 117, quittant l'écran protecteur des pavillons, s'engage à découvert entre deux champs plantés pour l'un de blé et pour l'autre d'orge, une mare disparaît à demi sous la voûte formée par de grands arbres : une vraie mare de campagne, pour le coup, de celles dont les eaux noires et luisantes, immobiles, m'évoquent la fin de Mouchette, l'héroïne de Bernanos, aussi irrésistiblement qu'un champ où paissent des chevaux, derrière une barrière blanche, m'évoque celle de Sterling Hayden dans *Quand la ville dort*. Quant au puits de pétrole, il y en a bien un, c'est exact, avec ses deux chevalets de pompage momentanément ou durablement arrêtés, à l'entrée du chemin qui plus loin longe les serres et les plates-bandes de la ferme de la Pouletterie, avant de rejoindre à travers champs la zone commerciale de la Croix Blanche. Il me semble que jamais, durant ce périple, je ne me suis autant ennuyé, et par voie de conséquence impatienté, que durant la traversée de cette zone commerciale et de ses prolongements à Fleury-Mérogis et à Bondoufle : traversée que je ne me suis infligée, en suivant tout d'abord l'avenue de la Croix-Blanche puis la rue Clément-Ader, qu'afin d'être fidèle à mon vœu de me tenir au plus près, partout où c'était possible, de la limite entre ville et campagne. Juste avant de passer sous la D 19 – encore une de ces départementales que son emprise et son débit apparentent à une autoroute –, la rue Clément-Ader, laissant sur sa gauche un Hippopotamus de proportions majestueuses, côtoie sur sa droite un grand parking, isolé de la chaussée par un grillage sur lequel un panneau, réitéré à au moins deux reprises, met en garde contre la présence de « chiens en liberté » : et afin de frapper les imaginations plus que cette seule annonce ne saurait le faire, elle est accompagnée d'un dessin représentant trois molosses aux oreilles pointues dont l'un se tient debout, appuyé de ses deux pattes antérieures contre le grillage. Sur un autre parking, attendant à

une grande surface dédiée au bricolage, un couple âgé, soudain effaré, semble-t-il, de s'être hasardé dans cet environnement, se dispute sur le point de savoir lequel des deux est à l'origine de cette démarche : « Pourquoi on est venus là ? » s'interroge l'épouse, à quoi son conjoint répond : « Tu peux dire ce que tu veux, mais c'est quand même bien toi qui as voulu venir, pour les lampes... »

À mi-chemin de la courbe que décrit la rue Clément-Ader – l'interminable rue Clément-Ader – pour atteindre ce qui apparaît sur les cartes comme l'« aire de services de Fleury », un camp rom, inséré entre deux bâtiments abritant des entreprises de transport, tout en profondeur, présente de ce côté un front si étroit qu'on pourrait passer devant sans le voir. Issus de ce camp, deux enfants regardent, incrédules, un nombre égal d'employés de la voirie soulever une plaque de fonte et libérer un jet d'eau qui se répand sur la chaussée.

Le commencement de Bondoufle, administrativement, c'est là où la rue Édouard-Aubert devient la rue Gustave-Eiffel, juste après que l'on a laissé sur la gauche, au milieu de son parking arboré, le McDo implanté en bordure de la Francilienne. Arrivé là, il ne reste qu'une centaine de mètres à franchir pour atteindre la rue du Canal, à l'embranchement de laquelle, le mercredi 24 mars en fin de matinée, on remarque un food truck parké sur le côté. Devant le food truck, d'où émane une agréable odeur d'huile de friture, une quinzaine de personnes sont rassemblées, hommes et femmes, parmi lesquels les employés des entreprises de la zone, majoritaires, se reconnaissent à leur combinaison de travail siglée, le plus souvent de couleur noire. Il règne dans ce groupe, où les gens s'appellent par leurs prénoms, une atmosphère de convivialité prolétarienne que je suis conscient de perturber. Pour comble, j'ai la maladresse, en attendant la boisson que j'ai commandée, de sortir de ma poche un carnet et d'y noter quelque chose qui vient de me traverser l'esprit et dont je sais que dans une minute je l'aurais oubliée. Ce faisant, j'ai négligé au moins deux règles de civilité : la première étant que ça ne se fait pas, quelles que soient les circonstances, et à moins de s'être présenté au préalable, de prendre des notes sous le nez des gens, et la seconde que cela se fait d'autant moins si l'on est en période de confinement, et si les gens parmi lesquels on s'est retrouvé fortuitement, se connaissant entre eux, se sont affranchis de certaines contraintes, en enlevant leurs masques ou en se congratulant les uns les autres. Bref, j'entends le patron – l'homme qui s'affaire au-dessus de la bassine d'huile bouillante – dire quelque chose que je ne comprends pas, mais qui entraîne aussitôt un mouvement de défiance générale à mon égard. Alarmé, je demande à la personne la plus proche de me répéter ce qui vient d'être dit, elle me répond avec agressivité, en se détournant, qu'elle n'en sait rien, et là-dessus le patron m'apostrophe : « Excusez-moi, Monsieur, mais comme

on ne vous a encore jamais vu au camion, j'espère que vous n'êtes pas là pour faire du mal aux gens qui travaillent. » En somme, on m'a pris pour un inspecteur du confinement, ou pour un journaliste, ce qui, de leur point de vue, revient au même. Ce soupçon n'étant pas facile à dissiper – je ne me vois pas me lancer dans une explication de ce que je suis en train de faire, et qui pour moi-même, à ce stade, demeure assez obscur –, je prends le parti de m'en aller, en suivant tout pensif, comme Hippolyte le chemin de Mycènes, la rue du Canal, puis perpendiculairement à celle-ci le mail de la Saussaye, jusqu'au point où une audacieuse composition florale – trois bacs à pétunias érigés sur des supports verticaux à différentes hauteurs – m'annonce que je suis à Bondoufle et m'y souhaite la bienvenue. C'est alors que commence la traversée de Bondoufle à proprement parler, menée de bout en bout le long de la rue de Villeroy, que je tiens à tort ou à raison pour l'artère principale de cette ville. Je n'ai pas songé, pas plus lors de ma première visite que lors de la suivante, au mois de juin, à minuter la durée de cette traversée de Bondoufle par la rue de Villeroy, mais je ne pense pas qu'en marchant d'un pas normal elle m'ait pris beaucoup plus d'une demi-heure, y compris un arrêt rapide dans cette ébauche de centre commercial, au premier tiers environ de la distance, qui offre la possibilité de retirer de l'argent, de se faire couper les cheveux, d'acheter quelques vivres ou de faire le plein d'essence pour peu que l'on dispose d'une voiture. C'est seulement dans la seconde partie du trajet, la plus longue, que j'ai remarqué à quel point l'homogénéité de l'habitat pavillonnaire, récent pour la plupart, l'abondance et la qualité de la verdure, mais aussi l'extraordinaire monotonie qu'exhalait cet environnement, à quel point tout cela m'évoquait les quartiers résidentiels d'une petite ville australienne, et singulièrement de Broken Hill, une localité de Nouvelle-Galles du Sud à laquelle on a bien rarement l'occasion de comparer quoi que ce soit, et dont le nom même m'était complètement sorti de l'esprit avant de me revenir, inopinément, lors de cette première traversée de Bondoufle. Plus on approchait du golf et du parc des Bordes, par ailleurs, et plus cet habitat montait en gamme, ou du moins était-ce l'impression qu'il me donnait, et que devait confirmer par la suite, lors d'une recherche sur Google Earth, la densité de petits rectangles bleus signalant des piscines privées. Et c'est ainsi que j'ai fini par atteindre la sortie de Bondoufle, marquée par un rond-point que contourne la D 31, et auparavant par une réplique exacte – bacs à pétunias,

bienvenue, etc. – du dispositif qui m'avait accueilli à l'entrée. Pour respecter à la lettre la règle que je m'étais fixée, j'aurais dû, à la sortie de Bondoufle, suivre la D 31 jusqu'au rond-point où elle se connecte à la rue Noël-Marteau, et entrer par celle-ci dans Courcouronnes : au lieu de quoi j'ai cédé à la tentation de prendre presque aussitôt, du côté droit de la chaussée – chaussée qu'il me fallut auparavant traverser au milieu d'un flux presque ininterrompu de poids lourds roulant à vive allure –, un chemin agricole. Un chemin dont je pouvais voir, au moment où je m'y engageai, qu'après avoir gravi une pente assez faible, entre deux champs plantés respectivement de maïs et d'orge – comme je ne devais le constater, en fait, que quelques semaines plus tard, lorsque ces deux céréales eurent atteint une taille permettant de les reconnaître –, il disparaissait à la corne d'un bois, la lisière de celui-ci blanchie par une haie de prunelliers en fleur. De manière imprévisible, sitôt que l'on avait tourné le coin de ce bois et que l'on atteignait, sur le versant opposé de la colline, les parages de la ferme de Montaubert, on découvrait un panorama à la fois splendide, à certains égards, et consternant : splendide parce que la butte de Braseux, distante peut-être d'un kilomètre et occupant la plus grande partie du paysage, pouvait apparaître comme une sorte de pyramide à degrés, un peu aplatie et démesurément étendue, sur les pentes de laquelle, à différents niveaux, s'activaient de diligents archéologues. Consternant, parce qu'un second examen, corroboré par la lecture de la carte, révélait qu'il s'agissait en réalité d'un « centre d'enfouissement technique », c'est-à-dire d'une montagne de déchets, flanquée d'ailleurs d'une énorme usine de traitement de ces mêmes déchets, ou plus vraisemblablement de déchets d'une autre sorte. Et sur la droite du chemin que je dus emprunter pour rejoindre le bois des Folies, et après celui-ci le bois de la Tombe, une extension de ce dispositif, encore absente de la carte IGN datée de 2019, était en cours d'aménagement, dans le vacarme et les tourbillons de poussière produits par les engins de terrassement. Entre les deux bois, celui des Folies et celui de la Tombe, s'étendait un champ planté de féveroles. Puis en lisière du bois de la Tombe, un chemin, bordé d'une double haie de prunelliers et accueillant à trois espèces au moins de vanesses, après avoir longé le parc d'activités Léonard-de-Vinci finissait par entrer dans Lisses, que l'on peut envisager comme un faubourg de Corbeil, au niveau de la rue de Thirouin.

OceanofPDF.com

Sur la rive droite de la Seine, face à Corbeil-Essonnes, c'est par la rue de la Montagne-du-Perray que l'on atteint ce parc, en fait un petit bois, qui porte le nom de François Mitterrand. De ce parc où j'étais entré par une voie régulière, le samedi 27 mars dans la matinée, je suis ressorti peu après par une brèche dans le mur qui l'entoure, non par volonté de transgresser quoi que ce soit, en l'occurrence, mais parce que c'était le chemin le plus court, et dont le piétinement attestait qu'il était souvent emprunté, pour rejoindre la rue du Golf-de-Villeray, à Saint-Pierre-du-Perray, qui marque la limite entre les champs et un vaste quartier pavillonnaire. Alerté par une première plaque portant le nom d'Arthur Rimbaud, puis par une seconde qui, plus étrangement encore, portait celui de Marguerite Duras, j'ai constaté que toutes les voies de ce lotissement étaient nommées d'après de grands auteurs dont seuls deux étaient contemporains, et parmi lesquels c'était Victor Hugo qui se taillait la part du lion, une des voies portant son nom, deux autres celui d'une de ses œuvres, et une quatrième celui de l'île où il s'était volontairement exilé. Puis la route du Golf, s'émancipant de la littérature, filait droit entre deux champs couverts de jeunes pousses de blé, que les nuages, selon qu'ils masquaient ou non le soleil, faisaient passer continuellement de l'ombre à la lumière, et d'une nuance de vert à une autre. Et en toute saison, que le blé soit mûr ou qu'il ait encore l'apparence du gazon, on voit à l'horizon s'élever au-dessus de la forêt de Bréviande les dix pylônes supportant les antennes de la base de Sainte-Assise, dédiée aux communications avec les sous-marins en charge de la dissuasion nucléaire.

Entre le golf de Villeray et l'orée de la forêt de Sénart, l'allée Royale – conçue à l'origine pour les chasses de Louis XV et jamais empruntée, semble-t-il, par ce dernier – court sur plusieurs kilomètres, non moins rectiligne que son équivalent villepreusien, et non moins monotone, plantée de séquoias d'une taille encore trop modeste pour parvenir à rompre cette

monotonie. Là où l'allée se termine, au seuil de la forêt, des chants de pinsons se font entendre, triomphants, et le sol est tapissé de jonquilles et d'anémones des bois : tout cela est de saison.

Si le nom de la forêt de Sénart me dit encore quelque chose, c'est pour y avoir vendu des pommes, un demi-siècle auparavant, pendant quelques jours, pour le compte d'un entrepreneur un peu louche qui présidait à cette activité depuis un pavillon situé non loin de là, à Brunoy. Les pommes étaient présentées dans des cagettes, celles-ci disposées sur le bas-côté d'une route qui pouvait être la N 6 ou la D 33, et bien qu'il s'agît en fait de goldens importées d'Italie elles étaient supposées avoir été cueillies la veille dans des arbres de la forêt, tant la prédilection pour les circuits courts et les produits locaux exerçait déjà son empire. D'autre part les travailleuses du sexe étaient alors nombreuses, dans ce secteur de la forêt de Sénart, et cette activité s'y est manifestement maintenue, puisque le samedi 27 mars c'est encore l'une d'elles que j'aperçois tout d'abord, alors que j'approche du carrefour de Quincy, en train de se démaquiller, ou de procéder à d'autres soins, à l'abri d'un parapluie ouvert dont la couleur rouge framboise fait qu'il ne passe pas inaperçu. Au niveau de ce même carrefour, un chauffeur de taxi, à quatre pattes, est occupé à ramasser de la terre forestière afin d'en garnir son jardin. Puis pour rejoindre Boussy-Saint-Antoine j'ai dû emprunter le chemin, dit « route des Uzelles », qui avant d'entrer dans Quincy passe sous la D 33 par un tunnel, la voûte de celui-ci ornée d'une fresque réalisée en 2020 par un ou plusieurs artistes du nom d'ARMCrew, en hommage à un certain Jacques Frade, mort à vingt-deux ans, un quart de siècle plus tôt, dans des circonstances dont cette œuvre d'art ne dit rien.

Si, au moment de quitter la forêt de Sénart, on consulte encore une fois la carte au 1/25 000^e, on observe que la campagne, zébrée de voies rapides et de lignes à grande vitesse, grignotée par les zones d'activités et les déchetteries, est parvenue néanmoins à préserver quelques enclaves le long du cours de l'Yerres. Ainsi à Boussy-Saint-Antoine, lorsque l'on vient de la gare, une fois traversé le parking du centre commercial, sitôt que l'on s'engage dans la rue du Moulin-de-Jarcy, on se retrouve au milieu d'un paysage si parfaitement rustique, tel qu'il m'apparut dans la matinée du 29 mars – berges de l'Yerres ombragées de grands arbres, nénuphars et roseaux, prairies toutes brillantes de rosée et parsemées de chevaux en pâture –, que l'on est tenté de se demander s'il ne s'agit pas d'un décor. Ce

qui est d'ailleurs en partie vrai : car si cet environnement a été si bien préservé, il le doit sans doute à la présence d'un bâtiment historique que l'on peut louer pour des réceptions ou des séminaires, ce moulin de Jarcy qui a donné son nom à la route, et à celle d'un centre équestre d'où sont issus les animaux – chevaux, ânes ou poneys – épars dans les prés.

C'est dans le bois que j'ai dû traverser, par la suite, pour rejoindre l'Yerres au niveau de son confluent avec la Rigaude, c'est dans ce bois que pour la première fois, en 2021, j'ai entendu chanter le coucou, et c'est également là que j'ai découvert une chose que nul n'est censé ignorer, à savoir que les écureuils poussent des cris, comme le fit à mon approche un spécimen de cette espèce qui peut-être m'avait pris pour une martre des pins, ou une pie, ou tel autre prédateur susceptible de nuire à sa progéniture.

OceanofPDF.com

Dans *Le Diable au corps*, ainsi que me l'avait fait remarquer une amie plus familière que moi de ce texte, les deux amants envisagent un moment de s'établir à Mandres-les-Roses, afin de vivre dans la proximité de ces fleurs et de voir chaque jour s'ébranler le train spécial qui en achemine de pleines cargaisons vers Paris. Le train des roses a disparu depuis longtemps, et lors de la traversée de la vaste zone maraîchère partagée entre les communes de Mandres et de Périgny, je n'ai rien vu, sous serre ou en plein air, qui ressemblât à des cultures florales : des fraises, oui, ou des tomates, mais pas de fleurs. La zone en question est bornée, au nord, par une ligne à grande vitesse qui sans doute a repris pour une part le tracé du train des roses : et c'est en l'enjambant, sur une passerelle d'où il est agréable de jouir du silence de la campagne dans l'intervalle entre deux TGV, que l'on atteint la zone d'activités du Noyer aux Perdrix, ou de l'Orme-Rond, où en bordure de la N 19 se présentait vers la fin du mois de mars une occasion à saisir – « À louer, exclusivité ! » – sous l'espèce d'une plateforme logistique de 31 400 m² qui n'avait pas encore trouvé preneur. De part et d'autre de la N 19 se font face un Buffalo Grill, au sud, et au nord un Léon Fish, ex-Léon de Bruxelles, et une halle Grand Frais abritant notamment une boulangerie Marie Blachère, « Le bon goût du savoir-faire », avec ses pizzas disponibles selon la formule « 3 + 1 ». Si je cite Marie Blachère, c'est que les aléas de mon emploi du temps ont fait qu'à deux reprises, le lundi 29 mars et le jeudi 1^{er} avril, je me suis restauré, sobrement, d'un article proposé par cette enseigne : la première fois, le lundi, c'était avant de gagner Boissy-Saint-Léger, à pied, à travers la forêt de Notre-Dame, et la seconde, le jeudi, c'était en débarquant du bus 21, que j'avais emprunté à la gare de Boissy-Saint-Léger afin d'éviter de faire à rebours le même trajet, sachant combien peu j'apprécie de marcher dans des forêts aménagées. Lors de ce second passage par Servon, mon objectif était de me rendre à Ozoir-

la-Ferrière *via* le village de Férolles-Attilly et la ferme de Beaurrose. Il faisait beau, et de plus en plus chaud au fur et à mesure que l'on avançait dans la matinée, les alouettes s'élevaient en grisollant au-dessus des champs de blé ou d'orge, et tout se déroula parfaitement, conformément au plan, jusqu'aux abords de Férolles-Attilly, et jusqu'à l'épisode que l'Histoire retiendra comme celui du passage du Réveillon. Ce dernier est un petit cours d'eau qui marque la limite nord du village, et qu'il me fallait par conséquent traverser pour poursuivre dans la direction de Beaurrose et d'Ozoir-la-Ferrière. Or au moment où je m'apprêtais à le faire, je remarquai un barrage de la gendarmerie établi en travers de la rue de la Montagne, et pour échapper à un contrôle, considérant que j'avais dépassé de beaucoup la limite spatiale imposée par le confinement, je dus me jeter dans une cour de ferme qui au même moment s'ouvrait providentiellement sur ma gauche. J'en fis le tour, observant les engins agricoles et m'étonnant de n'être assailli par aucun chien, et j'en ressortis, après quelques minutes, pour emprunter en sens inverse la rue de la Montagne, et partir dans le village à la recherche d'un autre moyen de franchir le Réveillon. Bien entendu, on peut juger ces précautions excessives, d'autant que rien ne prouvait, à la réflexion, que les gendarmes aient établi un barrage à proprement parler – peut-être s'agissait-il simplement d'un véhicule de la gendarmerie stationné au bord de la route – ou que ce barrage, si malgré tout c'en était un, eût pour but de vérifier les attestations de déplacement, outre que je disposais d'un document qui m'autorisait à contourner certaines règles. Toujours est-il qu'ayant découvert à l'extrémité opposée du village un autre point de passage, je franchis sans encombre le Réveillon, puis qu'à travers champs, entre blé et colza, je gagnai la ferme de Beaurrose. À partir de là je suivis un chemin longeant un bois nommé d'après la ferme, bordé par une clôture le signalant comme une réserve de chasse, et dont le sol était par endroits tapissé d'anémones blanches. Le chemin lui-même portait des traces nombreuses d'ongulés imprimées dans la terre molle, et c'est à la limite de ce bois, et d'un champ de blé qui le jouxtait, que j'observai consécutivement un couple de piérides Aurore, un papillon remarquable par ces taches orange auxquelles il doit son nom, et un engin agricole en train de vaporiser sur toute la surface du champ ce qui devait être un produit phytosanitaire hautement toxique.

À la sortie du bois, de nouveau entre un champ de blé et un champ de colza, je dus passer sous une double ligne à haute tension, puis longer quelque temps une route à grande circulation avant de pouvoir la traverser pour entrer dans Ozoir-la-Ferrière.

OceanofPDF.com

Outre le retour du froid, qui durant la nuit avait revêtu d'une mince couche de glace l'eau des fossés, ce qu'il y avait de plus remarquable, dans la matinée du 7 avril, lorsque venant d'Ozoir j'ai traversé la forêt de Ferrières, c'était l'étendue des dégâts causés par les sangliers. Visibles un peu partout, ces dégâts atteignaient un paroxysme à la sortie de Pontcarré, où la partie du chemin comprise entre le village et la D 471 était littéralement défoncée par les porcs, puis le long du chemin de la Rucherie, là où le vieux mur qui le borde s'étant écroulé, et la brèche ayant été colmatée avec du grillage, celui-ci avait été percé par les suidés d'une large ouverture, au ras du sol, de part et d'autre de laquelle la terre était criblée de traces de leurs sabots. En se rapprochant de Ferrières, on entendait des bruits de tronçonneuses, et autrement rien que celui du vent dans les arbres, dont seuls les plus petits avaient commencé à feuillir. Là où finit la forêt et où commencent les champs, quand on a suivi auparavant le chemin de la Croix Blanche, on se retrouve soudainement, si l'on n'y prend garde, dans le jardin, ombragé par deux grands sapins, d'une villa dont l'isolement, outre son allure générale, fait que l'on y regarderait à deux fois avant de la louer pour l'hiver. Il est vrai qu'un chemin carrossable la relie à une grande ferme, qui porte sur les cartes le nom de Maulny, et un peu plus loin à une petite route, la D 10, qui après avoir enjambé l'autoroute de l'Est rejoint le village de Jossigny. Dans l'intervalle, au milieu du champ qui fait face à la ferme de Maulny, et par là même inaccessible à moins de piétiner les cultures, un petit bois, ou un simple bouquet d'arbres, enveloppe les ruines d'un édifice ancien, la chapelle Saint-Léonard, que leur inaccessibilité même rend irrésistiblement attrayantes, et dont le triangle qu'elles forment avec la ferme et la villa aux deux sapins me semble riche de potentialités romanesques presque illimitées.

Quant au village de Jossigny, déjà, sous ses airs innocents et champêtres, on y voit poindre les oreilles de Mickey. Ainsi depuis le calvaire de la Croix Blanchetot, à la limite nord-est du village, lorsqu'on s'apprête à prendre à travers champs le chemin du Bois des Moines, distingue-t-on nettement, à deux ou trois kilomètres de distance, la silhouette des immeubles de Val d'Europe : or ce quartier principalement commercial et secondairement résidentiel, où triomphe le pastiche architectural le plus éhonté, est un satellite de Disneyland, inclus comme ce dernier dans le cercle que décrit la D 344, puis dans son prolongement le boulevard du Grand-Fossé. Dans le sens où je l'emprunte, ce boulevard périphérique de Disneyland est encore partiellement bordé de bois et de champs mais aussi de chantiers empiétant sur les précédents, tel celui de la résidence Senior Act', « 199 appartements et 28 maisons de plain-pied » destinés à des « seniors modernes » (ceux qui ne meurent pas plus qu'ils ne deviennent impotents), dont la présentation sur Internet ne donne pas spécialement envie de vivre vieux. De Disneyland je n'aurai guère vu, en fin de compte, et encore était-ce à contre-jour, que la silhouette d'une gigantesque statue, au-dessus d'un lac, qui aurait pu aussi bien être celle d'un Bouddha. Là où le cercle du périphérique est plus ou moins tangent à la D 934 je l'ai quitté pour traverser celle-ci, et m'engager sur une petite route à l'entrée de laquelle un puits de pétrole jouxtait un champ de céréales. Si je me retournais, sans doute voyais-je encore les superstructures du parc de loisirs, mais condamnées par le confinement à l'immobilité et encombrées d'échafaudages, au point qu'au lieu de l'entreprise prospère qu'elles couronnaient, elles évoquaient ces attractions plus ou moins déglinguées de Coney Island, à New York, dont le cinéma a fait un si grand usage.

Dorénavant mon objectif était la Marne, que je prévoyais d'atteindre, ce mardi 13 avril, en milieu de journée. C'est dans ce but qu'à Chalifert, sous un ciel impeccablement bleu et dans une légère odeur de crottin émanant du poney club, je m'engageai sur le chemin de la Haillette. Du côté gauche de celui-ci un quartier pavillonnaire menace de s'étendre, du côté droit un champ de blé, vaste, traversé tout du long par une ligne à haute tension, ménage par moments des vues lointaines. Et voici que du fond de ce champ, surgissant d'un petit bois situé en contrebas, un homme coiffé d'un chapeau de cuir s'avance à ma rencontre, remorquant une grande poubelle à roulettes. M'ayant surpris en train de noter quelque chose – mais, cette fois,

sans enfreindre aucune règle de civilité –, l'homme au chapeau de cuir m'interpelle : « Alors, on dessine ? », à quoi je lui réponds que non, je ne dessine pas, je me borne à écrire. « Quoi ? » insiste-t-il. Et moi : « Des bêtises. » « Ah pour ça, reprend l'homme, moi j'en dis toute la journée ! » Et notre conversation se poursuit quelque temps sur ce ton de badinage. « Avant, dit l'homme, énigmatique, en montrant le champ de blé traversé par la ligne à haute tension, avant c'était que des bœufs. » Quant au chemin des Haillettes, désormais goudronné, il se souvient de l'avoir connu non revêtu, et bordé de ces grands peupliers que nous voyons morts aujourd'hui, si bien que le tronc de l'un d'eux, qui s'était abattu en travers du chemin, a dû être débité en tronçons. Sans cesser de remorquer sa poubelle vers le point le plus proche desservi par la voirie, l'homme raconte qu'il vit « depuis quarante ans » dans le bois d'où je l'ai vu sortir, d'abord dans une caravane, puis dans une maison construite petit à petit, de bric et de broc, mais disposant de l'eau courante, insiste-t-il, et de l'électricité. Ce qu'il y a de plus étonnant, chez cet homme, qu'il ait ou non passé effectivement quarante ans de sa vie dans le bois, c'est qu'il semble pleinement satisfait de son sort et dépourvu d'acrimonie à l'égard de quiconque, en particulier de ses voisins pavillonnaires dont il se serait assuré la bienveillance en leur rendant quelques petits services.

Au bord du chemin qui à travers le bois descend vers le canal de Meaux à Chalifert, je repère au passage sa maison, signalée par un écriteau « La belote », autour de laquelle sont échouées plusieurs automobiles vraisemblablement hors d'usage. Plus bas, la partie carrossable du chemin s'interrompt, au niveau d'un terre-plein sur lequel deux petits bâtiments en parpaings, inachevés, et une caravane en déshérence ménagent une atmosphère oppressante, au moins de mon point de vue, ce cul-de-sac m'évoquant un lieu de séquestration d'otage ou de fin de cavale. Au-delà, c'est un simple sentier qui descend parmi les arbres, et dans la boue duquel on relève des traces de chiens, d'ongulés, d'êtres humains à pied, à cheval ou à moto. En approchant du bas de la pente, on aperçoit, à demi ou aux deux tiers masqués par les branches, des piliers de béton, hauts peut-être de vingt ou vingt-cinq mètres, et régulièrement espacés, dont il est impossible de voir ce qu'ils supportent, aussi longtemps que l'on est dans le bois, et qui de plus près s'avère être une voie de chemin de fer à grande vitesse. En suivant ces piliers, on atteint l'avant-dernière écluse du canal de Meaux,

celle qui précède sa disparition dans un tunnel puis son confluent avec la Marne, au sein d'un nœud de voies, tant fluviales que ferroviaires ou routières, d'autant plus indémêlable qu'en majeure partie souterrain. Ainsi est-il difficile de comprendre pourquoi l'un des deux ponts de chemin de fer qui franchissent la Marne, au niveau de ce confluent, est aujourd'hui désaffecté, l'essentiel étant que l'on puisse l'emprunter, à pied, pour rejoindre sur l'autre rive une route peu fréquentée menant vers Dampmart à travers champs. À la lisière d'un de ces champs, en partie planté de choux, se voit un petit hangar, couvert en tôle ondulée et inévitablement tagué, en dépit de sa situation, telle qu'il pourrait vraisemblablement s'écouler près d'un demi-siècle avant que quiconque prête attention à ces enluminures. Puis je quitterai la route pour suivre un chemin plus proche de la berge, en partie sous bois, au bord duquel, avant d'atteindre Lagny, je ferai la découverte de cette chose étrange et déplaisante, le cadavre encore frais d'un petit chien jeté pêle-mêle avec un pull-over de laine blanche et une brosse à cheveux de taille enfantine.

À partir de la gare de Vaires-Torcy, estimais-je, du train où j'allais, qui n'avait jamais été très rapide et tendait à ralentir en approchant du but, il me faudrait encore deux étapes pour atteindre le parc du Sausset, à cheval sur Villepinte et Aulnay-sous-Bois, bouclant ainsi la boucle dans laquelle je m'étais engagé quelque neuf mois plus tôt. De Vaires-sur-Marne, dans la matinée du 17 avril, je gagnai Brou-sur-Chantereine, dont rien que le nom offre un succédané satisfaisant de la campagne. D'ailleurs il est de fait que la majeure partie du territoire de cette commune est occupée par un bois qui porte son nom, le bois de Brou, et une partie non négligeable, bien que nettement moindre, par des champs. Et Brou dispose également de son centre équestre, Les écuries du poney d'or, comme il se doit pour une commune limitrophe de la ville et de la campagne. C'est le chemin de Chantereine, à Brou puis à Chelles, qui sur deux ou trois kilomètres marque avec précision la limite entre l'agricole et le pavillonnaire, et il le fait en suivant une trajectoire approximativement parallèle à celle du ru de Chantereine, ce dernier si rectiligne qu'il faut qu'on lui ait autrefois un peu forcé la main. Dans l'état actuel des champs qu'il traverse, plantés de chaumes ras et roussis pour les plus proches, et plus loin de colza en fleur, le cours du ru se signale par le vert éclatant de la végétation, peu élevée, qui couvre ses berges. Et ce que l'on remarque également, avec regret, c'est que les fleurs de beaucoup d'arbres fruitiers, dans les jardins pavillonnaires, n'ont pas résisté au gel intempestif de la semaine passée. Après avoir traversé la D 34, franchi le ru, longé le bois Raffeteau, je me suis retrouvé sur un chemin dont le destin balançait encore entre un passé rural et un avenir commercial et périurbain, dilemme qu'illustrait la proximité d'un petit écriteau signalant une « vente à la ferme [de] volailles, œufs, légumes », et d'un panneau publicitaire de taille standard claironnant qu'« ici on dynamise l'économie locale avec l'agrandissement de la zone

d'activité de la Régale, accueil de 23 PME, création de 250 emplois ». Dans la dernière partie de ce chemin dit du Bois Raffeteau, avant qu'il ne prenne fin à deux pas de la mairie de Courtry, le paysage témoignait cependant d'une recrudescence de l'activité agricole, et plus précisément maraîchère, telle qu'à la mi-octobre 2021, plusieurs mois après mon passage, « six Moldaves », pouvait-on lire dans *Le Parisien*, s'y faisaient épinglez, en pleine nuit, par les policiers du commissariat de Chelles-Villeparisis, alors qu'ils étaient sur le point de charger dans leurs véhicules « environ 50 kilos de choux, tomates, pommes de terre, carottes et autres légumes ». Mais si redoutables que soient les voleurs de légumes, et plus particulièrement les Moldaves s'adonnant à cette activité, ils ne sont pas, semble-t-il, le principal danger qui menace les habitants de la région. En effet, sur les hauteurs modestes séparant Courtry de Villeparisis gît l'un de ces forts conçus par Séré de Rivières, le fort de Vaujours, aujourd'hui désaffecté, mais qui au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, et jusque dans les années 80 du siècle dernier, a été le théâtre de différentes expérimentations – celles, en particulier, du détonateur de la première bombe atomique française – mettant en œuvre de l'uranium appauvri et d'autres matériaux de mauvaise réputation. En 2010, la majeure partie du terrain occupé par le fort a été rachetée par l'entreprise Placoplatre afin d'y exploiter une carrière de gypse, comme elle le fait déjà, en divers autres lieux de la région, pour alimenter son usine située aux confins de Vaujours et de Villeparisis. Depuis, des habitants et des élus des communes voisines, arguant d'un taux anormalement élevé de cancers, particulièrement à Courtry, se sont plaints de n'obtenir ni de l'État, puisqu'il en était le précédent usager, ni de Placoplatre les éclaircissements qu'ils réclament concernant la dangerosité persistante du site et l'opportunité de le mettre sens dessus dessous. En attendant, bien que formellement interdit au public, le fort lui-même n'a pas cessé d'être fréquenté par les habitués adeptes de l'urbex ou des jeux de guerre à balles molles, cependant qu'une partie plus éloignée du terrain voyait s'installer un camp rom, et dans le même mouvement une décharge sauvage alimentée principalement par des entreprises du bâtiment. Mais de tout cela, il convient de le préciser, je ne sais encore rien lorsque dans la journée du 17 avril, sortant de Courtry par la rue de la Bergerie (en contrebas de laquelle, par un heureux hasard, paissent effectivement des moutons), je rejoins le sentier aménagé le long de l'aqueduc de la Dhuys,

puis la D 84 au niveau de la boucle qu'elle décrit avant de s'engager dans une longue descente vers Villeparisis. À l'intérieur de la boucle est établi un de ces hameaux pour gens du voyage où se côtoient caravanes et habitations plus durables, dont celle qui abrite une « clinique de la chaise, rempaillage, cannage, tapisserie, recollage », ou celle dont le porche est orné de deux splendides chiens-loups en plâtre. Dans la descente vers Villeparisis, au bas de laquelle trône, majestueuse et empanachée de fumée, l'usine Placoplatre, dans la descente vers Villeparisis avec vue au loin sur l'aéroport de Roissy-Charles-de-Gaulle figé par la pandémie dans le silence et l'immobilité, la D 84, comme si son voisinage avec le fort de Vaujours n'était pas un fardeau suffisamment lourd à porter, longe encore une « installation de stockage de déchets dangereux », sur la droite, et sur la gauche l'immense parking, couvert d'automobiles prisonnières, d'une entreprise de remorquage travaillant pour la fourrière. Un peu plus tard, attendant le bus n° 8 à destination de Bobigny-Pablo-Picasso, je me suis fait la réflexion, en considérant la longueur du mur (même s'il s'agit en fait d'une haie) qu'elle présente au trottoir opposé de la rue de Meaux, que l'usine Placoplatre n'était sur toute la durée de mon parcours que la troisième, après Stellantis à Poissy et les Grands Moulins de Corbeil, dont les proportions et sans doute le nombre de salariés correspondaient plus ou moins à l'idée que l'on se faisait autrefois d'une usine.

De l'avenue des Martyrs-de-Châteaubriant, à Mitry-le-Neuf, on peut dire qu'elle ne se refuse rien : piste cyclable, voie piétonnière, lampadaires, triple rangée de platanes... Bien qu'elle dessine avec une netteté parfaite, presque mieux qu'à Brou le chemin de Chantereine, la limite entre ville et campagne, ni l'une ni l'autre ne s'y présente sous son jour le plus avantageux ou le plus pittoresque : pavillons et jardinets d'un côté, et de l'autre des champs nus, ou plantés de céréales déjà hautes, divisés par une succession d'emprises – une route départementale, une quintuple ligne à haute tension, une autoroute et une ligne de chemin de fer à grande vitesse – strictement rectilignes, sur cette partie de leur trajectoire, et rigoureusement parallèles. Toujours est-il que l'avenue des Martyrs, dans la matinée du 20 avril, était accueillante aux promeneurs de chiens. Arrivé au carrefour de cette artère et de la D 9, en me retournant, j'ai été surpris de découvrir combien le chemin que je venais de parcourir, et qui dans l'exécution de ce mouvement m'avait paru d'une complète nullité, offrait vu d'un peu haut, dans la lumière matinale légèrement voilée de brume, un spectacle presque assez plaisant pour inspirer fugitivement le désir de se retirer du monde à Mitry-le-Neuf. Et ce qui était plaisant, également, c'était le bassin de retenue, d'un bel ovale, dans lequel la « baignade [était] interdite » par suite d'un « risque de montée subite des eaux » – encore que l'on ne vît pas pourquoi et comment les eaux auraient pu monter assez haut et assez subitement, dans cette vasque, pour menacer la vie d'éventuels baigneurs – mais où la pêche, en revanche, était ouverte depuis le 6 mars à 7 h 30, et accessible à quiconque pouvait justifier de son appartenance à l'Association mitryenne des pêcheurs à la ligne. « N'oubliez pas votre clé du petit portillon », était-il précisé à l'intention des titulaires de cette carte, dont une vingtaine étaient échelonnés, silencieux, autour de la mare, à l'abri de la clôture réservant son accès aux possesseurs de la clé. Ah ! et le même avis

rappelait aussi, à côté de la photographie d'une grosse carpe reposant sur un accessoire de ce genre, qu'un « tapis de réception [était] obligatoire ». La mare n'était d'ailleurs pas le seul élément par lequel le paysage de cette zone d'activités dite de La Villette aux Aulnes se distinguait de celui qu'offrent habituellement ses semblables : car à côté des plateformes logistiques, derrière une grille rouillée et partiellement abattue, un parc à demi abandonné, à côté d'une vieille demeure dans le même état, sous de grands arbres, abritait une étrange collection de caravanes dont il était difficile, à distance, de déterminer si certaines étaient encore habitées, mais plutôt non. Les oiseaux étaient nombreux, dans le parc, et de même, sur les pelouses, les marques de feux récents ou plus anciens. En franchissant l'autoroute A 104 pour me rendre au vieux Tremblay – à chaque fois qu'il m'arrive de survoler ainsi une autoroute ou une route à grande circulation, selon une trajectoire perpendiculaire au trafic, la vitesse et le bruit, l'apparente confusion avec lesquels se ruent voitures et camions, me donnent toujours la même impression de fureur et de quasi-démence : impression dont il convient de préciser que je ne l'éprouve aucunement lorsque je me trouve moi-même à bord d'un véhicule en mouvement –, en franchissant l'autoroute je remarquai, en bordure de la piste cyclable, un petit lot de flasques de whisky Label 5 témoignant des mêmes usages que les traces de feux sur les pelouses. Sur la gauche de la route – ou plutôt du chemin des Vaches, puisque tel est son nom – s'étendait un champ nu, ocre pâle, moucheté de corneilles et de pigeons, à l'horizon duquel se profilait la silhouette, reconnaissable à son mur d'enceinte flanqué d'une échauguette, d'une prison. Sur la droite, un champ de colza, dans lequel cette crucifère n'avait pas atteint un degré uniforme de croissance, présentait différentes nuances de jaune, et exhalait d'autre part l'habituelle odeur de chou. À l'entrée du village, le blé prévalait des deux côtés de la chaussée. Mais maintenant que l'on avait pour ainsi dire le nez sur les pistes de l'aéroport, force était de constater que celui-ci, en dépit de la pandémie, connaissait encore ou de nouveau une activité suffisante pour nuancer l'impression bucolique que le village donnait de prime abord, avec son mail planté d'arbres et de réverbères, ses « jardins partagés », son centre équestre, son ruisseau (qui plus loin donnerait son nom au parc du Sausset), sa prairie broutée par des brebis « au service de vos espaces verts », comme l'assurait un panneau d'information municipale, ajoutant qu'elles étaient issues, ces

brebis, d'une race solognote qui ne comptait plus que « 3 000 têtes en France ». Le temps d'atteindre et de franchir la D 40, en repartant, trois atterrissages et deux décollages s'étaient succédé dans le ciel du vieux Tremblay, entre lesquels le silence paraissait d'autant plus profond, et plus rustique, qu'il n'était troublé, pour ce qui concerne la journée du mardi 20 avril à l'heure de mon passage, que par des coassements de grenouilles, des ricanements de pics-verts ou le grisolement d'une alouette s'élevant au-dessus d'un champ. Au sud de la D 40, le chemin longeait un large fossé rempli d'eau, comme une douve, sur l'autre rive duquel une vingtaine de bâtiments neufs à toit plat, tous semblables, disposés en carré et regroupés sous l'enseigne Silk Road Paris, abritaient des boutiques de grossistes ou de demi-grossistes en vêtements, articles de maroquinerie ou colifichets, tous commerces rendus inaccessibles, momentanément, par les règles du confinement, et dont l'ensemble couvre une superficie qui doit représenter environ la moitié de celle du vieux Tremblay. Avant d'atteindre Villepinte le chemin traversait encore des champs de colza, puis le chantier de ce qui était appelé à devenir un « parc naturel et paysager ». Peu après, ayant dû entre-temps enjamber pour la deuxième fois de la journée l'autoroute A 104, je pénétrai dans le parc du Sausset, au niveau du parking des Érables, par l'entrée dite « du bocage » : et là, presque aussitôt, dans l'ombre teintée de rose que ménageait un bosquet de prunus en fleur, je faillis trébucher sur le corps d'un jardinier couché dans l'herbe de tout son long, porteur d'un gilet jaune et profondément endormi à côté de sa brouette. (Le surlendemain du jour où j'ai atteint le parc du Sausset, le 22 avril, je me suis rendu à Mitry-Mory, qui comme le vieux Tremblay fait partie de cet archipel de villages, augmentés ou non d'une zone d'activités, qui parsèment la plaine de France autour de l'aéroport Charles-de-Gaulle. La raison principale, sinon la seule, pour laquelle je m'y suis rendu, consistait à reconnaître le champ qui apparaît sur la carte au 1/25 000^e sous le nom de Puits au chien : ce nom, en effet, m'évoquait une nouvelle de Maupassant dans laquelle les habitants d'un village normand, quand ils veulent se débarrasser de leur chien, ne serait-ce que parce que celui-ci coûte trop cher à nourrir, vont le précipiter dans un gouffre, plutôt que dans un puits, où les animaux, blessés dans leur chute à des degrés divers, agonisent en se bouffant entre eux. Dans la mesure où je ne m'attendais pas vraiment à trouver un puits dans ce champ, et moins encore un puits dans

lequel on précipitât des chiens, je ne fus pas déçu. Venant de la gare de Mitry-Mory, il me fallut, pour atteindre la campagne, emprunter un « chemin de l'abîme » qui ne comportait pas plus d'abîme que le champ ne devait comporter de puits ou de chien. Il y avait pourtant un arrêt « L'abîme » du bus 16, à la hauteur duquel j'entendis un coq chanter, cependant que sur un mur nu et blanc se détachait en rouge un pochoir de la tête du Che cantonnée d'oreilles de Mickey, une manifestation d'irrévérence qui me déplut. Quant au champ du puits au chien, planté en blé, celui-ci ondoyant et d'un vert tirant sur le bleu, il était limité d'un côté par les voies du RER B et de la ligne K du Transilien, de l'autre par un chemin bien droit auquel son pavage régulier conférait une allure de voie romaine. Et lorsqu'on parcourait ce chemin sur toute sa longueur, jusque là où il venait buter sur les voies, perpendiculaires aux précédentes, d'une ligne à grande vitesse, on constatait au bout d'un moment, sans parvenir à se rappeler à quel niveau ce changement était intervenu, que les grands pavés rectangulaires dont il était revêtu dans sa première partie avaient cédé la place à des pavés plus petits et carrés.)

Venant du parc du Sausset à travers le parc Robert-Ballanger, dans la matinée du samedi 24 avril, j'ai atteint le rond-point de l'Europe vers 9 heures et demie, alors que plusieurs lapins s'attardaient encore sur le terre-plein central. Sur le boulevard Georges-Braque des camions stationnaient des deux côtés en longues files, tandis qu'aucune activité n'était perceptible, pour cause de week-end, sur le chantier Puits Braque de la ligne 16 du Grand Paris Express. Après le franchissement par au-dessus des deux autoroutes, aucun chien ne se manifeste, contre toute attente, au moment où j'atteins la limite du champ originel : celui qui se déploie, Dieu sait pour combien de temps encore, juste après le croisement de l'autoroute A 3 et de la D 370. À l'heure où je m'engage sur le bas-côté de la seconde, en bordure du champ et dans la direction de Gonesse, il fait un temps splendide, un peu frais, sans un nuage. L'absence inespérée des chiens aboyeurs m'a mis de bonne humeur. Une caractéristique fâcheuse de la D 370, cependant, c'est qu'à moins de s'y tenir du mauvais côté du rail de sécurité on est obligé, faute d'un véritable bas-côté, de marcher sur le bord du champ, soit dans la terre meuble, soit dans une végétation peu propice, afin de ne pas piétiner les cultures, soit encore, de loin en loin, dans de petits dépôts de vieux pneus, de gravats ou d'autres rebuts. De telle sorte que lorsque j'atteins l'embranchement du chemin qui sur la droite mène vers la butte du jardinier kabyle, mon humeur, si excellente au départ, est déjà légèrement altérée par ces difficultés, et par la pression que la circulation sur la D 370, incessante et rapide, même un samedi, impose à quiconque a l'imprudence de marcher le long de celle-ci. Or au moment même où je m'apprête à contourner la barrière interdisant l'accès de ce chemin aux véhicules, une automobile s'y présente, dont le conducteur s'extrait en toute hâte, vient vers moi et me prend à partie. Je n'entrerai pas dans le détail de l'algarade qui s'ensuit, aussi bien parce qu'un tel récit ne

refléterait que mon point de vue, inévitablement déformé par la colère dans laquelle cet incident m'a plongé, que parce que je n'en conserve en vérité qu'un souvenir confus, faute d'avoir été en mesure de prendre des notes aussitôt. Ce qui pour moi, toutefois, ne fait aucun doute, c'est que le conducteur du véhicule – qui est aussi, semble-t-il, le propriétaire des terres – a manifesté d'entrée de jeu une agressivité disproportionnée avec l'enjeu de cette confrontation, qui était de savoir si j'avais ou non le droit d'emprunter ce chemin, à pied, comme je le faisais depuis des mois avec des chemins semblables sans que jamais quiconque ne me l'ait reproché ou n'ait prétendu me l'interdire. Toujours est-il que nous n'avons pas été loin, me semble-t-il, d'en venir aux mains. Il est vraisemblable que les choses n'auraient pas pris cette tournure si le présumé propriétaire, qu'à partir de ce moment je décidai d'appeler le marquis de Carabas, n'avait pas craint que les zadistes, chassés deux mois auparavant du terrain qu'ils occupaient un peu plus loin, ne tentent d'installer un nouveau campement, et cette fois sur ses terres. En repartant vers Aulnay, puisque le chemin à travers champs vers Gonesse m'était désormais interdit, de nouveau suivant le bord de la D 370, probablement sous le coup de la colère je me suis pris les pieds dans le rail de sécurité, et j'ai chuté en travers de la route dans une position telle, c'est tout du moins ce que je me plus à imaginer par la suite, que si un camion était passé à ce moment-là il m'aurait roulé sur la tête. Et tout cela, bien entendu, cette chute, dans laquelle je me fis sur le rail une sérieuse entaille à la jambe droite, suivie de cette quasi-décapitation, je n'hésitai pas à en rendre responsable, encore qu'indirectement, le marquis de Carabas, et à fulminer contre lui les plus terribles anathèmes. Le lundi suivant, après mon échec au sud je décidai de tenter ma chance par le nord. Non dans le dessein d'envahir de cette façon les terres du marquis – car je craignais désormais, si je persistais, de compromettre le jardinier kabyle –, mais pour voir où en était le dispositif de sécurité mis en place autour du terrain occupé en février par les zadistes. Celui-ci, constatai-je, avait été labouré avec une obstination particulière, de même que les terrains voisins dont on avait sans doute estimé qu'ils présentaient des caractéristiques trop semblables. Même le terrain accueillant des gens du voyage avait été vidé de ses occupants, au pied de l'hôtel désaffecté, et celui-ci était désormais entouré du même genre de cordon que l'on tend autour d'une scène de crime. Ici et là se voyaient des véhicules en stationnement occupés par des

gardes de sécurité apparemment originaires d'Asie centrale et manifestement débutants, accompagnés de chiens-loups dont on pouvait craindre qu'ils n'aient pas eu le temps d'apprendre le maniement. Un peu partout des panneaux signalaient que le site était sécurisé par l'entreprise Prodomo, et au niveau de ce qui avait été la « Vigie sud » du campement, un panneau d'une autre sorte mettait en garde, sans doute mensongèrement, contre le « danger de mort » que présentait une « installation sous tension ». Près de la ferme de la Patte d'Oie, à l'entrée du chemin de la Justice était notifiée une interdiction de l'emprunter, mais si timidement, par un simple écriteau « propriété privée, défense d'entrer », que j'eus à peine l'impression d'enfreindre quoi que ce soit en m'y engageant. D'ailleurs à deux reprises j'y fus rejoint, dépassé et certainement observé, par les occupants de deux 4 × 4 qui ne tentèrent pas de me faire rebrousser chemin. Depuis l'extrémité du pont qui après avoir franchi la D 170 ne mène nulle part, on jouissait ce jour-là, le lundi 26 avril, en fin de matinée, d'une vue à laquelle rien ne faisait obstacle sur les terres du marquis de Carabas, en partie nues et en partie couvertes de blé, au-delà sur l'hôtel Ibis de Gonesse, l'aéroport du Bourget, et à peu près tout ce qui, dans le nord de Paris, dépasse la hauteur moyenne d'un immeuble.

Chaque fois qu'à Villiers-le-Bel je prenais le train dans la direction de Paris, comme je le fis encore, ce lundi 26 avril, après avoir été tâter à la Patte d'Oie les défenses de la société Prodomo, je m'émerveillais, juste avant l'arrêt en gare de Sarcelles-Garges, de retrouver sur le côté gauche de la voie, comme si la ligne D du RER avait été transportée par l'opération du Saint-Esprit en Lozère ou dans le Morvan, les vaches en pâture dans la prairie baignée par le Petit-Rosne. Et comme j'avais observé, sur la carte, que celui-ci confluaient un peu plus loin avec le Croult, j'étais désireux, l'ayant connu dès ses débuts dans le voisinage de Moisselles, de le suivre jusqu'à là où il prenait fin en mêlant ses eaux à celles du Croult. Le jeudi 29 avril, ayant atteint vers 8 h 30 la gare de Sarcelles-Garges, je longeai les voies jusqu'à la passerelle piétonnière qui les enjambe, au pied de laquelle le paulownia couronnant une pyramide de déchets avait finalement succombé sous le poids d'une couche supplémentaire de ceux-ci. Cette passerelle marque aussi l'un des points d'entrée de la zone occupée par ces petits jardins, découpés en lanières, que cultivent principalement, sinon exclusivement, des personnes originaires des îles du Cap-Vert. Or le 29 avril le temps est couvert et froid pour la saison, le périmètre des jardins est désert, et en m'y hasardant, dans une brume tombée soudainement, qui estompe le contour des choses et brouille les repères, j'éprouve pendant quelques minutes, avant d'y retrouver mon chemin, l'impression de traverser les champs d'un village de brousse dont la guerre aurait fait fuir les habitants. De manière plus anodine, c'est également lors de cette traversée des jardins, dans la brume, que j'observe combien les piquets soutenant les clôtures sont nombreux à être coiffés d'une bouteille vide. À cette date, je n'ai pas encore repéré qu'il est possible de suivre le cours du Petit-Rosne, à ce niveau resserré dans une buse et recouvert de dalles de ciment, dans son passage sous les voies de chemin de fer, et jusqu'à son

retour à l'air libre dans les prairies de la ferme des Condos. C'est donc au terme d'un long et inutile détour que je rejoins celle-ci, où je suis reçu assez froidement lorsque je m'y renseigne sur le chemin que je dois prendre pour aller vers le confluent. Mais cette froideur, à la réflexion, de la part de personnes généralement aimables, elle provient sans doute de ce que quatre semaines auparavant, c'est un jeune employé de la ferme, peut-être celui-là même auquel je m'adresse, qui en allant donner à boire aux vaches, dans la pâture qui jouxte le bois des Condos, est tombé sur le corps sans vie d'une jeune femme apparemment d'origine indienne. Or le chemin que je dois emprunter passe précisément par cet endroit, entre pâture et bois des Condos, et il se peut que mon interlocuteur ait imaginé que ma démarche était inspirée par quelque penchant nécrophile, ou par une propension également malsaine à me prendre pour un détective. Car il est difficile, je m'en rends bien compte, d'admettre que quelqu'un vienne de loin rien que pour explorer le confluent du Petit-Rosne et du Croult. Si on oublie cette découverte macabre, le chemin, dans sa première partie, est un enchantement, d'abord le long d'un enclos abritant brebis et agneaux, chèvres et chevreaux, puis le long d'une prairie où une dizaine de vaches pies sont couchées dans l'herbe, ainsi que deux spécimens roux et chevelus de la race Highland. Et encore ne dis-je rien des deux ânes, du couple de dindons, ou des nombreux colverts, à demi sauvages, qui barbotent sur les eaux de nouveau à l'air libre du Petit-Rosne. Et tout cela alors qu'à cent ou deux cents mètres, bien visibles au-delà des prairies, se dressent les immeubles des cités de Garges, et dans le bruit intermittent des trains, y compris le Thalys et l'Eurostar, circulant à des vitesses différentes mais généralement élevées, dans mon dos, sur le long viaduc ferroviaire. À l'orée d'un bois, clôturé, qu'il doit traverser en s'écartant légèrement du Petit-Rosne, le chemin franchit un portail métallique, entrouvert, dont il est difficile de ne pas craindre, au moins pour un instant, qu'il se referme irrévocablement derrière soi. Puis à travers les arbres on aperçoit d'un côté les montagnes de sable érigées sur le terrain de l'entreprise Petit-Didier, de l'autre les bâtiments du château d'Arnouville, par où Louis XVIII a transité, semble-t-il, en juillet 1815, lors de son peu glorieux retour de Gand. Pour finir le chemin débouche dans la cour d'une minoterie dont les employés ne m'adressent aucun reproche, m'indiquant au contraire ce que je dois faire maintenant pour retrouver le Petit-Rosne, qui entre-temps était redevenu

souterrain : arrivé au rond-point du Christ, il suffit de prendre sur une centaine de mètres la route en direction de Bonneuil, puis dans celle-ci, sur la droite, un chemin menant à un terrain vague, au-dessus duquel deux topographes, ce jeudi 28 avril en fin de matinée, s'apprêtent justement à faire voler un drone. Compte tenu de la complexité de ce qui suit, on comprend qu'il faille un drone pour s'y retrouver. Car le Petit-Rosne, certes à l'air libre, mais de nouveau resserré dans une auge de ciment, au lieu, là où ils se rencontrent, de se jeter aussitôt dans le Croult, lui-même canalisé et contenu dans une auge du même genre, commence par le croiser à angle droit, par en dessous, et ne le rejoint, pour y mêler ses eaux redevenues libres, que plus loin, à l'abri des regards, dans un sous-bois spongieux et presque à la verticale du restaurant Quick de Garges-lès-Gonesse.

OceanofPDF.com

En rejoignant à la périphérie d'Aulnay le champ qui avait été à l'origine de mon projet, dès le 24 avril j'avais parachevé celui-ci. Au demeurant, ne serait-ce que pour me convaincre que c'était bien la limite entre la ville et la campagne que je venais d'explorer, ou pour vérifier qu'entre-temps on ne l'avait pas déplacée, sinon abolie, ou encore pour surveiller la croissance de la végétation ou le mûrissement des récoltes, dans les semaines ou les mois qui suivirent je suis repassé, souvent à plusieurs reprises, par la plupart des lieux qui avaient jalonné mon parcours. C'est ainsi que le 3 juin, par exemple, j'étais de retour à Brétigny afin de bisser ma traversée de Bondoufle. « À vendre rhubarbe, poussette, meubles et classeur pour factures », proposait ce jour-là, au Plessis-Pâté, une affichette placardée sur la grille d'un petit jardin. Ce qui me fit envisager, inévitablement, d'acheter le tout, et de poursuivre mon chemin précédé d'une poussette remplie de meubles et de rhubarbe. Cela se passait non loin du bar-hôtel Santa-Cruz dont la vitrine, masquée d'un côté par un rideau de fer, de l'autre laissait voir le bureau encombré de dossiers, mais sans personne, cette fois, pour y mettre de l'ordre. À la ferme de la Pouletterie on pouvait acheter des fraises locales, et on promettait pour bientôt des tomates. Avant de m'engager sur le chemin menant à la zone d'activités de la Croix Blanche, je pris le temps d'écouter les grenouilles, nombreuses désormais à coasser dans cette mare qui m'avait évoqué la fin de Mouchette. Quant au chemin lui-même, le haut talus qui le bordait au départ, couvert de coquelicots et de chardons, s'interrompait bientôt pour laisser place à des champs de blé, d'un côté, d'orge de l'autre, au milieu desquels de vastes étendues d'épis couchés interrogeaient sur l'existence ou non des extraterrestres. En approchant de la zone d'activités, de jeunes plants de tournesol remplaçaient le blé, sur la droite, tandis qu'en face, sur le chantier d'une route inachevée et sous les pylônes d'une ligne à haute tension, stationnait une longue file de caravanes

luxueuses, ou confortables, devant lesquelles, protégées par des auvents de toile, des chaises et des tables de jardin avaient été disposées par les gens du voyage. Comme on pouvait s'y attendre, la traversée de la zone s'avéra aussi ennuyeuse qu'à la fin du mois de mars, et peut-être même encore plus dans la mesure où rien, pas même la mise en garde contre les chiens en liberté, n'y avait pour moi l'attrait de la nouveauté. Entre les entreprises TEA et CATI le camp rom était toujours en place, et de même, peu après le passage de la limite entre Fleury-Mérogis et Bondoufle, le food truck dont le patron m'avait soupçonné de vouloir nuire aux « gens qui travaillent ». En fait, l'une des raisons pour lesquelles j'avais tenu à emprunter de nouveau cet itinéraire, c'était sinon de me justifier auprès du patron du food truck, au moins de lui montrer que ma présence dans ce périmètre était indépendante de la situation sanitaire : en gros, je souhaitais me défaire de cette image d'inspecteur du confinement. Malheureusement, si le food truck occupait toujours la même place, à l'angle de la rue Gustave-Eiffel et de la rue du Canal, il était tenu ce jour-là par un autre homme que celui qui m'avait apostrophé. L'homme en question était d'ailleurs sur le point d'être relevé par une jeune femme qu'en arrivant je vis descendre de sa camionnette. Comme lors de mon premier passage, en revanche, tout le monde se connaissait, sauf que cette connaissance mutuelle n'impliquait cette fois, outre le patron et la jeune femme s'apprêtant à le relever, que deux clients, costauds l'un et l'autre, les bras tatoués, fumeurs de Marlboro rouges.

« Santiago passe en première », annonce la jeune femme, à propos, je le présume, de son fils.

« Et tu sais pas ce qu'il veut faire plus tard ? Sciences Po ! »

« Au moins tu as de la chance qu'il veuille pas faire flic ! » commente un des tatoués.

« Ah non, répond la jeune femme, quand même, il a des bonnes notes ! »

« Eh bien moi, enchaîne le patron, on m'avait promis que j'aurais mes deux bacs, mais on m'avait pas dit que ce seraient des bacs à frites ! »

Puisqu'il était près de midi lorsque j'assistai à cet échange, on pourrait penser que j'en profitai pour déjeuner d'un des nombreux articles que proposait le food truck, en plus des frites, au lieu de quoi je décidai de progresser encore d'un ou deux kilomètres pour atteindre la boulangerie-pâtisserie du petit centre commercial situé dans le centre de Bondoufle, et y

faire l'acquisition d'un médiocre sandwich. Ce qui explique, pour une part, ce choix de progresser en toute hâte jusqu'au centre de Bondoufle, c'est que depuis quelque temps, cependant que la température s'élevait régulièrement, je voyais des cumulonimbus s'amonceler dans le ciel, au sud-ouest, me faisant craindre qu'un gros orage n'éclate alors que je me trouverai à découvert, dans les champs que je devais traverser pour rejoindre Corbeil. Pour autant que je m'en souviene, la chaleur, et la menace de l'orage, atteignirent leur plus haut degré lorsque devant la ferme de Montaubert, après avoir vérifié que la montagne de déchets en forme de ziggourat n'avait pas été escamotée depuis ma précédente visite, je m'engageai, entre deux champs de blé, sur le chemin menant vers le bois des Folies et au-delà vers Lisses. Avant d'atteindre le bois, le chemin longeait un champ de fèves envahi par les coquelicots, le mélange des deux produisant une composition florale magnifique. Et à l'entrée dans Lisses, sur une de ces limites bien tracées, nette et droite, entre un champ de céréales et un quartier pavillonnaire, je remarquai un détail qui m'avait échappé jusque-là, bien qu'il appartînt aussi à cette limite, et qui était, monté sur un poteau, un distributeur de « sachets d'hygiène canine ».

Le samedi 18 juin, venant de Paris, j'arrivai à Corbeil-Essonnes en fin de matinée. Entre la gare et les Grands Moulins, je faillis marcher sur un lucane cerf-volant tout à fait mort mais dans un bon état de conservation. Sur la rive droite de l'Essonne, au pied de la cathédrale Saint-Spire, la floraison des magnolias touchait à sa fin, tandis qu'au fil de l'eau, se hâtant vers le confluent avec la Seine, dérivait des radeaux de végétation, assez semblables, bien que de dimensions plus réduites, à ceux que forment les jacinthes d'eau sur certains fleuves tropicaux. Après avoir vérifié que le café Mekan, rue du Cloître-Saint-Spire, affichait toujours au-dessus du comptoir le portrait d'Abdullah Öcalan, le leader emprisonné du Parti des travailleurs du Kurdistan, je traversai la Seine sur le pont de l'Armée-Patton, puis je m'engageai dans la rue de la Montagne-du-Perray, pleine en cette saison de roses et de lézards, pour atteindre le parc François-Mitterrand, dont j'ai noté déjà qu'il s'agissait principalement d'un petit bois. À l'entrée de celui-ci, juste au moment où sa fraîcheur se faisait sentir, je croisai le regard chargé de haine, et je suis sûr de ce que j'avance, d'un chat ensauvagé, blanc et sale, sa petite tête hirsute toute croûteuse de cicatrices, perché au sommet d'un pilier carré qui le mettait juste à ma hauteur. Voyant cela, « un Romain serait rentré chez lui », comme aurait dit Malesherbes, l'avocat de Louis XVI, après avoir trébuché sur un caillou en montant dans la charrette qui devait le mener à l'échafaud. Mais négligeant ce présage, si c'en était un, je traversai le bois, j'en ressortis par la même voie que la fois précédente, je débouchai sur la route que bordaient d'un côté un champ de blé, de l'autre les pavillons de ce lotissement dont les noms de rues honorent les grands auteurs du XIX^e siècle, et Marguerite Duras par-dessus le marché. Dans les jardins se voyaient des cerisiers dont certains étaient chargés de fruits, une circonstance assez rare, cette année-là, en raison des gelées tardives. Et toujours une grande abondance de roses.

En approchant de ce bois que la carte au 1/25 000^e désigne comme le bois d'Amour, il me sembla entendre des coups de feu, puis j'observai le vol ondulé d'un pic-vert. En contrebas de la route, juste avant le bois, un chemin que je n'avais pas encore emprunté filait droit au milieu des blés.

OceanofPDF.com

Couverture

Titre

Copyright

Lorsque Dieu a créé le...

Du moment où j'ai découvert...

Ayant traversé le parc de...

Quiconque emprunte la ligne D...

C'est à travers les maïs...

Parmi les commodités qui fleurissent...

Sans doute n'aurais-je rien à...

Vers la mi-octobre, à l'instant...

À peine sorti de Bessancourt,...

Finalement la petite chienne ne...

Bien qu'auparavant je me sois...

Le jeudi 17 décembre, vers...

Le 2 janvier 2021, au...

L'eau des ornières a gelé,...

Le type qui tient la...

Le dimanche 7 février 2021,...

Le samedi 20 février, trois...

Si Louis XIV, au lieu...

Dans le vieux Saclay, devant...

En contrebas du rond-point par...

Si la voie des Prés,...

Le 24 mars 2021, lorsque...

Le commencement de Bondoufle, administrativement,...
Sur la rive droite de...
Dans Le Diable au corps,...
Outre le retour du froid,...
À partir de la gare...
De l'avenue des Martyrs-de-Châteaubriant, à...
Venant du parc du Sausset...
Chaque fois qu'à Villiers-le-Bel je...
En rejoignant à la périphérie...
Le samedi 18 juin, venant...
Du même auteur
Présentation
Achevé de numériser

OceanofPDF.com

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

LA CLÔTURE, 2002, Folio n° 4067, 2004
CHRÉTIENS, 2003, Folio n° 4413, 2006
TERMINAL FRIGO, 2005, Folio n° 4546, 2007
L'HOMME QUI A VU L'OURS, 2006
L'EXPLOSION DE LA DURITE, 2007, Folio n° 4800, 2008
UN CHIEN MORT APRÈS LUI, 2009, Folio n° 5080, 2010
LE RAVISSEMENT DE BRITNEY SPEARS, 2011, Folio n° 5543, 2013
ORMUZ, 2013, Folio n° 5934, 2015
LES ÉVÉNEMENTS, 2015, Folio n° 6123, 2016
SAVANNAH, 2015, Folio n° 6408, 2017
PELELIU, 2016, La Petite Vermillon n° 461, 2019
LE TRAQUET KURDE, 2018, Folio n° 6724, 2019
CRAC, 2019, Folio n° 6852, 2020
LE PONT DE BEZONS, 2020, Folio n° 7070, 2022

chez d'autres éditeurs

Chemins d'eau, Éditions Maritimes et d'outre-mer, 1980, La Petite Vermillon, 2013
Journal de Gand aux Aléoutiennes, Jean-Claude-Lattès, 1982, Payot, 1995, La Petite Vermillon, 2010
L'Or du scaphandrier, Jean-Claude Lattès, 1983, L'Escampette, 2008
La Ligne de Front, Quai Voltaire, 1988 (prix Albert-Londres), Payot, 1992, La Petite Vermillon, 2010
La Frontière belge, Jean-Claude Lattès, 1989, L'Escampette, 2012, La Petite Vermillon, 2018
Cyrille et Méthode, Gallimard, 1994
Joséphine, Gallimard, 1994, Points-Seuil, 2010
Zones, Gallimard, 1995, Folio n° 2913, 1997
L'Organisation, Gallimard, 1996 (prix Médicis), Folio n° 3153, 1999
C'était juste cinq heures du soir, avec Jean-Christian-Bourcart, Le Point du jour, 1998
Traverses, NIL, 1999, Points-Seuil, 2011
Campagnes, Gallimard, 2000, La Petite Vermillon, 2011
Dingos suivi de Cherbourg-Est / Cherbourg-Ouest, Éditions du Patrimoine, 2002
L'albatros est un chasseur solitaire, Cent Pages, 2011
L'Aventure, photographies d'Isabelle Gil, La Table Ronde, 2011
Vu sur la mer, La Petite Vermillon, 2012
Dinard, essai d'autobiographie immobilière, avec Kate Barry, La Table Ronde, 2012

Car à vrai dire, en cette chaude journée parmi les premières du mois de septembre, il n'y a guère que moi à traîner sans raison dans les parages.

OceanofPDF.com

Cette édition électronique
du livre *La Traversée de Bondoufle* de Jean Rolin
a été réalisée le 10 juin 2022 par P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782818054918 - Numéro d'édition : 433754).
Code sodis : U43972 - ISBN : 9782818054925.
Numéro d'édition : 433755.

OceanofPDF.com